HAL
open science

LE MOYEN EUPHRATE A L'EPOQUE MEDIO-ASSYRIENNE

Aline Tenu

To cite this version:

Aline Tenu. LE MOYEN EUPHRATE A L'EPOQUE MEDIO-ASSYRIENNE. Studia Euphratica. Le moyen Euphrate iraquien révélé par les fouilles préventives de Haditha, 2006, 978-2-7018-0220-6. halshs-02418044

HAL Id: halshs-02418044

https://shs.hal.science/halshs-02418044

Submitted on 2 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MOYEN EUPHRATE A L'EPOQUE MEDIO-ASSYRIENNE

Aline TENU*

في الفترة الآشورية الوسيطة (من القرن 14 و حتى القرن 11 ق.م) بدأ ملوك آشور بتأسيس دولة إقليمية كبيرة، التي تشكل فيها منطقة الفرات الأوسط واحدة من المناطق الحدودية. خلال فترة طويلة كان الموقع الوحيد المنقب و العائد لهذه الفترة هو تل حريري (ماري القديمة)، حيث عاين اندريه بارو فيه حضور آشوري قوي. اليوم و على ضوء التنقيبات في منطقة الحديثة أصبحت الصورة أكثر تعقيدا"، حيث أننا وجدنا بأن وادي الفرات الأوسط كان خاضعا" لملوك بابل و من ثم لملوك آشور. و بأن هذه المنطقة كانت عرضة لتأثير مستمر و مباشر من قبل هاتين الدولتين كما تشهد على ذلك عناصر حضارتها المادية، بالإضافة إلى الوثائق الكتابية.
ابتداء من القرن الحادي عشر قبل الميلاد، أجبر التقدم الآرامي المتزايد و الجريء الملوك الآشوريين على تحصين المنطقة. إن شبكة الحصون التي كشفت عنها التنقيبات و المسوحات الأثرية، كانت تهدف إلى حماية حدود الدولة الجنوبية، بالإضافة إلى حماية طريق التجارة الذي يصل بين بلاد الرافدين و بين منطقة تدمر، بلاد الشام و مصر. بسبب حالة هذه المنطقة الحدودية و استيطانها ذو الطابع العسكري و التجاري، فإنها ربما لم تكن مندمجة بالإدارة في الشمال (في الجزيرة). و هذا الأمر يفسر ندرة الموجودات الآشورية الوسيطة، أكثر من تفسيره بانعدام السيطرة الآشورية على هذه المنطقة.

Abstract

In the Middle Assyrian period (14th – 11th centuries), the kings of Aššur undertook to constitute a vast territorial state, one of the frontier zones of which was the middle Euphrates. For a long time the only excavated site dating to this period was Tell Hariri, ancient Mari, where A. Parrot had identified a strong Assyrian presence. Today in the light of the excavations at Haditha, the situation is much more complex. Subjugated to the Babylonian, then to the Assyrian kings, the middle Euphrates valley found itself at the permanent point of contact between these two states, as is clear from the texts and the material culture. From the 11th century onwards more and more frequent and reckless Aramaean incursions forced the Assyrian kings to fortify the region. This network of fortresses, known from excavations and surveys, was intended to protect its southern border as well as to control the important commercial route that linked Mesopotamia to the Palmyrene area, the Levant and Egypt. Due to its situation on the border and its occupation of a military or commercial character, the region was probably very poorly integrated into the administrative system that is developed and now well known in the Jezira area further north. This would explain the apparent rarity of Middle Assyrian material much better than a lack of control of the kings of Aššur.

INTRODUCTION

La vallée de l'Euphrate, très aride en amont du barrage de Haditha, paraît bien inhospitalière et peu propice à une installation humaine sédentaire. En effet, la vallée est encaissée et la plaine alluviale disponible pour l'agriculture était, avant l'introduction des pompes électriques, limitée à une étroite bande d'un kilomètre de large (Geyer 1992: 38). Le débit de l'Euphrate était par ailleurs soumis à de très fortes crues qui pouvaient être dévastatrices (Geyer 1992 : 40). Contraints d'irriguer – la région reçoit en effet bien moins de

* UMR 7041 ArScAn, équipe HAROC, Maison René-Ginouvès, Nanterre (aline.tenu@mae.u-paris10.fr).

250 mm de pluie par an – les habitants étaient obligés de s'établir près du fleuve, où ils se trouvaient, de fait, particulièrement exposés à ses débordements. Ces bourgs installés dans la zone irrigable réduisaient d'autant la surface, déjà très restreinte, pouvant être mise en culture. Ces conditions difficiles expliquent la faible densité de l'occupation de ces régions dévolues essentiellement au pastoralisme[1]. En dépit de ces très fortes contraintes naturelles, la vallée attira les convoitises des grandes puissances qu'étaient, dans la deuxième moitié du IIe millénaire, l'Assyrie et la Babylonie, alors appelée Karduniaš. La documentation épigraphique, notamment les inscriptions royales assyriennes et la *Chronique synchrone*, avait depuis longtemps attiré l'attention sur cette portion de la vallée, mais c'est essentiellement grâce aux fouilles de sauvetage menées entre 1978 et 1986 par le SOAH que ces données purent être confrontées aux découvertes faites sur le terrain.

La multiplication des sources documentaires permet aujourd'hui de proposer une nouvelle image de la région et de montrer la complexité de l'occupation où se mêlent aux impérialismes des États sédentaires, les enjeux d'une économie nomade essentiellement pastorale.

LES TRACES ARCHEOLOGIQUES DE LA PRESENCE ASSYRIENNE

Si la documentation écrite évoque à de nombreuses reprises la région du moyen Euphrate, les données archéologiques disponibles pour l'étude de celle-ci étaient, jusqu'aux fouilles et prospections entreprises dans la zone de barrage de Haditha, extrêmement limitées. En fait, le seul site de la région alors relativement bien connu était tell Hariri (Fig. 1). A. Parrot (1974 : 150-151) qui avait dégagé des centaines de tombes, qu'il avait qualifiées d' « assyriennes », avait considéré que Mari était dans la deuxième moitié du IIe millénaire un poste de garnison militaire. À partir de 1978, de nombreuses missions archéologiques se rendirent sur le terrain permettant pour la première fois de documenter la région sur le plan archéologique autour de la ville moderne de 'Ana (Fig. 2).

Un travail de synthèse archéologique sur la région a été réalisé par S. J. al-Shukri qui y a consacré son PhD soutenu en 1988. Complétant les résultats obtenus par l'ensemble des missions présentes, il a lui-même réalisé une prospection et quelques fouilles. Pour l'étude de la période médio-assyrienne, ce travail est parfois difficile à exploiter. Trois types de données doivent, en effet, être prises en compte. D'abord, il a repéré dix-sept sites datables, selon lui, de la fin du IIe millénaire. Certains de ces sites appartiendraient à un double système de trois forteresses. Quatre forteresses de ce double système présenteraient une structure très homogène : le site rectangulaire était entouré sur trois côtés d'un rempart dont les angles étaient orientés en fonction des points cardinaux. D'après S. J. al-Shukri (1997), le côté donnant sur l'Euphrate n'était pas bâti car c'est précisément le fleuve qui en assurait la protection. Il paraît beaucoup plus vraisemblable qu'en fait ces sites, qui se trouvaient dans la plaine inondable, aient bien été fortifiés sur tous les côtés, mais que le rempart ait été emporté par l'érosion fluviale ou éolienne. C'est notamment le cas de Khirbet ed-Diniyé où le mur d'enceinte était encore repérable du côté de l'Euphrate[2].

Deux autres forteresses, bien qu'indépendantes du double système, partageaient ces caractéristiques. C'est donc une grille de lecture à trois niveaux, qui ne se recoupent qu'en partie, que l'on doit appliquer pour décrire les sites qui potentiellement peuvent être attribués à la période médio-assyrienne. Après avoir envisagé le double système de forteresses, nous verrons les forteresses entourées de trois murs et enfin les autres sites attribués par S. J. al-Shukri au IIe millénaire.

---

1. Jusque dans les années 1960, la région était parcourue par les nomades de la tribu des Djaraifa (Kepinski-Lecomte 1992 : 9-10).

2. Communication personnelle de C. Kepinski.

La zone de sauvetage de Haditha (Fig. 2)

Le double système de fortification selon S. J. al-Shukri

Lors de son étude, S. J. al-Shukri identifia deux systèmes complémentaires de fortification datés de la fin du IIe millénaire. Le premier comprend Sur Mur'eh, Sur Jur'eh et Glei'eh, les deux derniers se faisant face de chaque côté du fleuve. Le deuxième est composé de l'île de Bijan, de 'Usiyeh et de Yemniyeh.

- Le premier système Sur Mureh, Sur Jur'eh et Glei'eh

Les sites de Sur Jur'eh et de Glei'eh se trouvent à environ 27 km de Haditha. Ils se font face et, bien que séparés par le fleuve, semblent faire partie d'un unique système de défense cohérent, tant ils partagent de caractéristiques.

Sur Jur'eh, à environ 500 m de la rive gauche de l'Euphrate, domine la plaine environnante de 2 m (al-Shukri 1997 : fig. 7). Il est ceint d'un mur double de forme carrée, mesurant 300 m de côté et 2 m de haut, lui-même défendu par un fossé (Postgate et Watson 1979 : 155). Construit avec des moellons non équarris mélangés à des blocs de pisé, la largeur du mur extérieur varie entre 6 m au nord-est et 9,5 m dans l'angle ouest. Il est possible qu'il faille restituer un coffrage de briques partiellement disparu[3]. Des contreforts furent également mis au jour et, durant une seconde phase d'occupation, une série de pièces fut accolée au mur (al-Shukri 1988 : 213). Un petit fort dominait la partie nord-est (al-Shukri 1988 : 213 ; Killick et Roaf 1983 : 221).

Le mur intérieur, large de 1,80 m, était fait de briques crues et entourait un quartier d'habitations. La fouille mit au jour un système de canalisations et de citernes, destiné à soutenir de longs sièges (al-Shukri 1988 : 214).

La chronologie du site est encore peu précise. La poterie trouvée en surface datait des époques médio- et néo-assyriennes, kassite et parthe (Postgate et Watson 1979 : 155). J. K. Ibrahim (1986 : 78) indique, sans autre précision, que le double mur est assyrien. Des tessons ramassés par S. J. al-Shukri remontent à la seconde moitié du IIe millénaire[4], et sans doute plus précisément de la fin du XIIe siècle et du début du XIe siècle[5]. Enfin, les fouilleurs de la *British Archaeological Expedition to Iraq* repérèrent un nouveau mur courant sur 750 m le long du mur extérieur et proposèrent d'identifier le site avec Gabbari-Ibni[6], qui avait été fondé par Šamaš-rêš-uṣur au milieu du VIIIe siècle (Killick et Roaf 1983 : 221 ; Clancier ce volume). Cette datation ne doit en aucun cas être considérée comme celle du premier établissement dans la mesure où la fondation d'une ville dotée d'un nouveau nom ne signifie en rien qu'elle était construite *ex-nihilo* sur un site vierge de toute occupation antérieure.

À Glei'eh, sur la rive droite du fleuve, une autre forteresse carrée fut découverte. Un double mur, également protégé par un fossé, entourait le site sur trois côtés (Ibrahim 1986 : 78 et al-Shukri 1997 : fig. 8). Le mur extérieur (200 m sur 173 m) (al-Shukri 1988 : 349) était, lui aussi, fait de fragments de calcaire, de blocs de gypse et de terre alors que le mur interne (125 m sur 138 m) (al-Shukri 1988 : 349) était bâti en briques crues (Postgate et Watson 1979 : 148). Au sud-est, une large tour de 30 m sur 12 m, haute encore de 5 m avait été édifiée (al-Shukri 1988 : 177 et 1997 : fig. 9) (Fig. 3). Construite sur un promontoire rocheux naturel, elle dominait le site et la vallée environnante. On y accédait par un passage situé au sud-ouest

---

3. C'est peut-être cette proposition qui incita S. J. al-Shukri (1997 : 219) à mentionner l'existence à Sur Jur'eh d'un triple mur d'enceinte.

4. al-Shukri 1988 : 514, fig. 96 (*Late Second Millenium*). Deux tessons trouvent de bons parallèles dans l'étude de P. Pfälzner parue ultérieurement, en 1995 (fig. 96, n° 3 [Pfälzner 1995 : Taf. 155d] et n° 4 [Pfälzner 1995 : Taf. 149e]).

5. C'est la date donnée par P. Pfälzner (1995 : 235) pour les assemblages *mA* IIb et *mA* III.

6. C'est l'identification retenue dans l'Atlas d'Helsinki (Parpola et Porter 2001 : 8).

et large de 2,20 m (al-Shukri 1983 : 10, fig. 4). Une série de ressauts et de redents ornait la face extérieure (Fig. 6). Les murs extrêmement massifs supportaient sans aucune difficulté un ou plusieurs étages non conservés, mais qui étaient accessibles par un escalier dont quinze marches ont été dégagées (Fig. 5). Quatre autres pièces, en plus de la cage d'escalier, occupaient le rez-de-chaussée. La plus grande mesure 9,70 m sur 3 m (al-Shukri 1983 : 10).

Quelques maisons furent découvertes dans l'espace délimité par le mur interne et plus rarement entre les deux enceintes. Les murs de ces habitations étaient tous montés en brique crue sur un soubassement en pierre. Des canalisations en brique cuite, formant un réseau de drainage, furent également mises au jour (al-Shukri 1988 : 177).

L'ensemble du matériel céramique date, comme pour Sur Jur'eh, des époques médio- et néo-assyriennes avec quelques fragments kassites et parthes (Ibrahim 1986 : 78, Postgate et Watson 1979 : 148 et al-Shukri 1983 : 10).

La troisième forteresse de ce système était Sur Jur'eh, qui se trouve sur la rive est de l'Euphrate à 5 km en amont de Sur Jur'eh (Roaf et Postgate 1981 : 197). La forteresse mesure 260 m sur 200 m et la hauteur conservée maximale est de 1,36 m. La muraille qui défendait le site sur trois côtés, très endommagée par l'érosion, était orientée selon les points cardinaux et les matériaux de construction étaient identiques à ceux utilisés à Glei'eh, Sur Jur'eh et 'Usiyeh (voir ci-dessous). Trois bâtiments appartenant aux époques médio- et néo-assyriennes ont été fouillés (al-Shukri 1988 : 286-292 et 404-406), mais leur description est trop sommaire pour que l'on puisse en déduire une fonction et une datation plus précises.

Pour S. J. al-Shukri, la forteresse de Glei'eh était le site le plus important de la région et commandait tous les autres sites dont Sur Jur'eh, qui aurait été un camp temporaire (al-Shukri 1988 : 124). Ce dernier site est cependant la plus grande forteresse de la zone[7] et ce qui frappe précisément est la très grande ressemblance avec Glei'eh.

L'impression qui se dégage de l'observation de ces sites est justement qu'ils assuraient conjointement la défense de la vallée. Cette organisation n'est pas sans rappeler celle des deux sites Pitru et Mutkînu, en amont sur l'Euphrate, au sud de Karkemiš. Ces deux villes, d'après un texte de Salmanazar III, auraient été établies par Tiglath-Phalazar Ier et prises par les Araméens sous Aššur-râbi II (1013-973) (Grayson 1996 : 19)[8]. On a peut-être affaire ici à un système similaire, voire contemporain, de contrôle du fleuve.

- Le deuxième système : île de Bijan, 'Usiyeh et Yemniyeh

Le deuxième système de forteresses comprenait 'Usiyeh, Yemniyeh et l'île de Bijan. Les données disponibles pour celles-ci sont moins nombreuses et moins claires que celles concernant le système précédent où l'homogénéité des constructions était bien plus évidente.

L'île de Bijan a été fouillée par une mission archéologique polonaise dirigée par M. Gawlikowski et M. Krogulska entre 1979 et 1983. Entourée d'un mur massif en pierre atteignant 6 m de large, la forteresse ne mesurait, dans une première phase, que 120 m sur 29 m. Le flanc nord était protégé par un imposant bastion de 25 m sur 29 m, préservé jusqu'à 5 m au-dessus du niveau de l'eau. Sur lui reposait peut-être un bâtiment aujourd'hui disparu. Un port aurait été identifié à l'ouest où un mur incurvé, avec des contreforts en briques cuites liées au bitume, a été découvert (Gawlikowski 1983-1984 : 207).

Les résultats de ces campagnes sont encore largement inédits[9], mais pour le fouilleur, l'identification avec Sapirutu, qui est mentionné dans les textes datant de Tiglath-Phalazar Ier

---

7. S. J. al-Shukri fournit, en effet, un tableau récapitulant la surface de onze forteresses et Sur Jur'eh est, d'après lui, la plus grande : elle couvre 33,75 ha alors que Glei'eh ne s'étend que sur 3,46 ha (al-Shukri 1988 : 139). Malheureusement, il ne précise pas sur quelles données reposent ces calculs de surface : elles ne correspondent pas en tout cas à celles délimitées par les murs d'enceinte.

8. Voir sur les données archéologiques de la région, Tenu *sous presse b* et *infra*.

9. Pour une présentation des vestiges de l'époque parthe, voir la contribution de M. Krogulska et A. Reiche dans ce volume.

(Grayson 1991 : 43, 53) et de Tukultî-Ninurta II (Grayson 1991 : 175), ne fait aucun doute[10]. Tiglath-Phalazar Ier rapporte en effet que, pendant la campagne contre Karduniaš, il marcha sur le pays de Sûhu dont il conquit toutes les villes depuis Sapiratu, une île sur l'Euphrate, jusqu'à Hindanu. La localisation de cette dernière n'est pas connue précisément, mais en général on la situe à une centaine de kilomètres en amont de 'Ana. L'île de Bijan étant la plus orientale des trois îles de l'Euphrate, on aurait donc ici une évocation des limites du Sûhu, qui était compris, à l'époque médio-assyrienne, entre ces deux villes[11].

Une occupation de la fin du IIe millénaire de l'île de Bijan paraît confirmée par la découverte par S. J. al-Shukri de tessons datant de cette époque. Selon lui, le premier état de la forteresse aurait été développé à partir d'une forteresse plus ancienne remontant à l'époque médio-assyrienne (al-Shukri 1988 : 396). Il ne reste plus aucune trace de cette construction primitive et on peut donc se demander si ce n'est pas en fait le premier état relevé en fouilles qui correspond à celle-ci.

'Usiyeh appartiendrait également au groupe des forteresses défendues par un mur à trois côtés. Le mur d'enceinte mesure 220 m x 110 m x 1-2 m (al-Shukri 1988 : 352). Outre son mauvais état de conservation, on apprend seulement qu'il fut bâti de la même manière que ceux des trois forteresses du premier système (cf. *supra*). Aucune construction ne fut découverte à l'intérieur de ce mur[12], dont la structure est le seul indice qui permette de supposer qu'il s'agissait d'une forteresse. L'absence de construction peut s'expliquer dans ce cas de plusieurs façons : le mur aurait protégé un camp temporaire d'installations légères ou encore la forteresse n'aurait pas été achevée[13]. S. J. al-Shukri (1983 : 11) creusa quatre sondages dans lesquels il identifia de la céramique kassite, médio-assyrienne, néo-assyrienne et hellénistique/parthe.

L'autre découverte qui retint l'attention des chercheurs fut celle de tombes en briques crues datant de la période kassite (al-Shukri 1988 : 185 ; Killick et Roaf 1983 : 223 ; Roaf et Postgate 1981 : 198). Deux gobelets de tradition kassite ont été ramassés par S. J. al-Shukri qui propose de les situer au début du IIe millénaire, mais deux exemplaires du même type ont été trouvés en 2000 à Aššur dans des niveaux médio-assyriens (Miglus *et alii* 2000 : Abb. 21:r, s).

Enfin, la dernière forteresse de ce système est celle de Yemniyeh (Cooper et Henrickson ce volume). Il s'agit d'un petit fort mesurant 35 x 40 m construit sur une butte dominant de 40 m la plaine environnante. Le site était protégé à l'est et au nord par un mur, alors que sur les cotés sud et ouest la forte pente prévenait contre toute attaque (Killick et Roaf 1983 : 224). La datation proposée par les fouilleurs remonte au IXe siècle av. J.-C., mais ils avaient souligné la présence de gobelets kassites du XIIIe siècle et de base à bouton dont les meilleurs parallèles remontent à la période médio-assyrienne[14].

Les autres forteresses

Des six forteresses quadrangulaires, quatre ont déjà été évoquées : Glei'eh, Sur Jur'eh, Sur Mur'eh et 'Usiyeh qui appartenaient au double système de forteresses.

- Sur Telbis

La cinquième forteresse, Sur Telbis, se trouve à 14 km en amont de l'île de Telbis. Le rempart mesure 450 x 300 x 26 m et est doublé d'un fossé sauf sur le côté sud qui ouvre sur le fleuve (al-Shukri 1988 : 356). Sur le point culminant du site avait été construit un palais fortifié qui mesurait environ 50 m sur 40 m. Elevé sur une fondation de pierres, le bâtiment

10. Gawlikowski 1983-1984 : 207. Voir aussi Charpin 1997 pour les attestations du site dans la documentation paléo-babylonienne de Mari.

11. Sur l'île de Telbis qui pourrait également correspondre à la description de Tiglath-Phalazar, cf. *infra*.

12. C'est également le cas à Khirbet ed-Diniyeh (cf. *infra*).

13. Un équipe japonaise dirigée par H. Fujii (voir la contribution de H. et K. Oguchi dans ce volume) se rendit également à 'Usiyeh, mais travailla à 500 m au sud du mont principal (Killick et Roaf 1983 : 223). C'est peut-être ce qui explique qu'ils n'évoquent jamais l'existence du mur repéré par S. J. al-Shukri.

14. Voir la contribution de R. Henrickson et de L. Cooper dans ce volume.

était organisé autour d'une vaste cour mesurant 25 m sur 15 m (Killick et Roaf 1983 : 222). Dans la partie enclose du site, les fouilles menées en 1981 et 1982 ont permis de mettre au jour les fondations de bâtiments qui avaient dû être importants, mais dont les vestiges étaient extrêmement érodés. Ce site est peut-être Suru, la capitale d'Ili-ibni et de Kudurru, gouverneurs du Sûhu au Ier millénaire (Killick et Roaf 1983 : 222 ; Clancier ce volume). Le matériel découvert sur le site appartient au début du Ier millénaire (al-Shukri 1988 : 356).

- Khirbet ed-Diniyeh, l'ancienne Haradu

Enfin la dernière forteresse est celle de Khirbet ed-Diniyeh, l'ancienne Haradu. Située en amont de 'Ana, elle paraît excentrée par rapport aux autres sites fouillés dans la région, ce qui explique sans doute pourquoi S. J. al-Shukri (1988 : 126) lui a dénié tout rôle militaire et stratégique.

Fouillé entre 1981 et 1984 par la Délégation Archéologique Française en Iraq (Kepinski ce volume), sous la direction de C. Kepinski-Lecomte, la ville fut identifiée grâce aux tablettes paléo-babyloniennes qui y furent découvertes. Construite dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, selon un plan d'une grande régularité, la ville fut désertée sans doute vers 1629 (Joannès 2006 : 21-24). Après une longue phase d'abandon, une forteresse, dont les limites suivaient *grosso modo* celles de l'ancienne ville babylonienne, fut édifiée (Kepinski et Lecomte 1985 : 52). Le premier mur à caissons construit fit ensuite l'objet de nombreuses réfections avant d'être complété par une série de murs parallèles et dans son angle sud-ouest par un nouveau mur à caissons[15]. Le tout fut ensuite enserré dans une nouvelle enceinte de 150 m de côté. Dans le second mur à casemates fut soigneusement aménagée une tombe voûtée accessible depuis le caisson voisin par un escalier. Le corps du défunt avait été déposé dans une fosse creusée dans la roche et était protégé par des dalles de pierre. Le matériel qui l'accompagnait se distingue par sa richesse et par sa variété : outre des pointes de flèches en fer, ligaturées entre elles, les fouilleurs mirent au jour les vestiges de pommeaux d'un sceptre et d'une canne. Une passoire, un gobelet à décor incisé et un rhyton en forme de tête de bélier composaient le reste du dépôt en bronze (Kepinski et Lecomte 1985 : 46). Le rhyton rappelle à la fois les récipients,– uniquement en céramique – découverts à Khirbet Khattuniyeh (Curtis et Green 1997 : pls xv-xvii) et à Nimrud (Mallowan 1966 : 191) ainsi que les représentations du palais de Sargon II[16]. Des plaques de bronze finement décorées furent retrouvées autour des poignées et sur le thorax du défunt. Percées à leurs extrémités, ces plaques étaient sans doute cousues sur son vêtement. Cette découverte ne trouve pas de parallèles sur le site même, mais son matériel est comparable à celui de deux tombes en double-cloche datées de l'époque médio-assyrienne de Mari. Dans la tombe 134 (Jean-Marie 1999 : 120-121), on retrouva une passoire en bronze et cinq pointes de flèches en fer qui étaient à l'origine contenues dans un carquois dont seul subsistait le décor réalisé sur des plaques de bronze.

Unique sur le site, cette tombe, exceptionnelle aussi par la découverte des restes d'emmanchements en bois du sceptre, de la canne et des pointes de flèches, témoigne du statut de commandement du défunt. Ce guerrier était peut-être le gouverneur de la forteresse (Kepinski et Lecomte 1985 : 55).

À l'intérieur du vaste périmètre de l'enceinte, aucune structure architecturale ne fut retrouvée. La surface était seulement percée par de nombreuses fosses contenant des tessons. Un puits assurait l'approvisionnement en eau du site en cas de siège. Des traces de murs associés à des fours à céramique et à des sols témoignent de l'ancienne occupation. Dans un magasin furent retrouvés trente-trois vases complets, dont cinq étaient glaçurés et dans une des fosses, presque à la surface, furent mises au jour deux tablettes datant de Tiglath-Phalazar Ier. Elles sont encore inédites, mais d'après J. N. Postgate, elles confirment

15. L'épaisseur du mur Est et des douze murs qui lui furent successivement adjoints atteignait 30 m (Communication personnelle de C. Kepinski).

16. Voir la contribution de J.-L. Huot dans ce volume.

la conquête de cette zone par le souverain assyrien[17]. Parmi le matériel céramique, deux vases à dégraissant mixte, mais végétal en surface et tournés sans grand soin, se rattachent plutôt à la tradition médio-assyrienne qu'à la tradition néo-assyrienne (Fig. 7). Les meilleurs parallèles se trouvent à Mari sur le chantier E (cf. *infra*) et à Tell Billa (Speiser 1933 : pl. LXVI n°7 et 8). En l'attente de la publication du contexte de ces découvertes, il paraît difficile d'aller plus avant mais elles invitent à dater la fondation de la forteresse de la fin de la période médio-assyrienne.

Les autres sites appartenant à la fin du IIe millénaire

Des dix-sept sites appartenant selon S. J. al-Shukri à la fin du IIe millénaire, plusieurs ont déjà été évoqués et ceux qui restent ne sont pas tous d'égal intérêt. Certains méritent cependant une description plus poussée.

- L'île de 'Ana

Le nom de cette île (Anat) apparaît dans deux textes datant de Tiglath-Phalazar Ier (Grayson 1991 : 38 et 43) et dans le texte de l'*obélisque brisé* attribué à l'un de ses successeurs, Aššur-bêl-kala (Grayson 1991 : 98), chaque fois dans des contextes très similaires de poursuite des Araméens. J. K. Ibrahim a mené une étude de la région et fait quelques fouilles sur l'île proprement dite, qui est longue de 950 m et large de 190 m. Il y mit au jour la partie nord d'un mur en calcaire, renforcé de contreforts semi-circulaires. La céramique et les textes cunéiformes invitèrent le fouilleur à dater cette occupation des périodes médio-assyrienne et kassite (Ibrahim 1986 : 80). Les tessons ramassés par S. J. al-Shukri, des fonds de gobelets de tradition kassite et médio-assyrienne, permettent de confirmer cette datation. Pour lui, les vases-gobelets babyloniens dateraient du XIVe siècle[18]. Les formes médio-assyriennes quant à elles me paraissent relever plus des traditions céramiques *mA Stufe* IIb à *mA Stufe* III, c'est-à-dire des XIIe-XIe siècles, telles qu'elles ont été établies par P. Pfälzner[19]. Cette possible succession de céramique babylonienne puis assyrienne pourrait correspondre à la mainmise assyrienne sur la région.

- L'île de Telbis

Cette île se situe à 9 km en aval de celle de 'Anat. Les vestiges les plus anciens se concentrent sur sa partie ouest (al-Shukri 1988 : 190). Comme sur l'île voisine, les structures ont beaucoup souffert de l'érosion, mais on repère ici aussi les restes d'anciennes fortifications. Un bastion solidement bâti sur une fondation de pierre a été identifié à l'ouest de l'île. Cette dernière était entourée au moins sur ses côtés nord et sud d'un mur d'enceinte. Orné de ressauts et de redents, il mesurait 3, 60 m dans sa largeur maximum, mais les exemples de 'Anat et Bijan laissent à penser qu'il devait à l'origine être plus épais. Une butte mesurant 160 m sur 40 m dominait l'île (al-Shukri 1988 : 190). Sur ses flancs et à proximité furent mises au jour des urnes funéraires brisées appartenant à différents niveaux (al-Shukri 1988 : 192). Parmi les tessons découverts, le fouilleur signale la présence dans le niveau le plus ancien de bases en bouton (« nipple base ») de jarres (al-Shukri 1988 : 192). Ces tessons et le contexte historique indiqueraient une datation de la fin du IIe millénaire pour l'état le plus ancien de la forteresse.

17. Communication personnelle de J. N. Postgate à C. Kepinski.

18. al-Shukri 1988 : 547: kassites *(late second millennium* : n°2, 3 et 4).

19. al-Shukri 1988 : 547: n° 14 (Pfälzner 1995 : Taf. 157 e (*Stufe* III, fin XIIe-début XIe siècle), n° 15 (Pfälzner 1995 : Taf. 130f (*Stufe* IIb (début du XIIe siècle), Taf. 114b (*Stufe* IIc, XIIe siècle) et Pons et Gasche 1996 : 296.

- Shuweimiyeh

D'autres sites datés de la seconde moitié du IIe millénaire furent repérés en aval de 'Ana par S. J. al-Shukri. Parmi ceux-là, S J. al-Shukri précise parfois qu'ils sont plutôt assyriens ou plutôt babyloniens mais dans la majorité des cas, il n'est pas possible de trancher.

À Shuweimiyeh, aucune trace de bâtiments n'a été identifiée. Les vestiges archéologiques consistaient en des inhumations en jarre de trois types différents : inhumations en jarre double, inhumations en jarre simple de type inhabituel, dont certaines étaient décorées de motifs incisés et enfin des jarres placées dans une structure rectangulaire (al-Shukri 1988 : 312). Cette pratique rappelle un exemple de Tell Sabi Abyad, où une jarre avait été placée dans un coffre en briques crues (Akkermans, Limpens et Spoor 1993 : 3), mais les informations sont trop lacunaires pour en tirer la moindre conclusion. Le matériel des tombes : des jarres complètes, de la bijouterie et des armes n'est que très succinctement décrit. La découverte d'un masque en faïence (al-Shukri 1988 : 447), comparable à ceux de Tell ar-Rimah, l'ancienne Qaṭṭara, (Oates 1966 : 125, pl. XXXIVa) ou de Mari (Jean-Marie 1999 : pls 38 et 39) permet de confirmer la datation du IIe millénaire.

- Jidida

À Jidida, à proximité de Sur Telbis, furent découverts un cimetière et un camp temporaire avec une petite butte. Les tessons et trouvailles de surface du camp datent de la fin du IIe et du début du Ier millénaire (al-Shukri 1988 : 359). Remontant au début du Ier millénaire ou de l'époque néo-assyrienne (Roaf et Postgate 1981 : 194), ce cimetière a permis la mise au jour de 102 tombes d'enfants en jarre et d'adultes inhumés en jarre double. Parmi le matériel retrouvé, S. J. al-Shukri signale des jarres à pied en bouton, des bols carénés, de la bijouterie en plomb, des petites céramiques sur piédestal etc. (al-Shukri 1988 : 361). Deux formes publiées appartiennent clairement au IIe millénaire, mais il s'agit de fond de gobelet de tradition babylonienne (al-Shukri 1988 : 487, n°3 et 4 *Late second millennium*).

- Zawiya

Le site de Zawiya se trouve sur la rive est de l'Euphrate à 26 km de Haditha dans une alvéole de l'Euphrate particulièrement propice aux activités agricoles. Les fouilles débutèrent suite à la découverte fortuite par les villageois de fragments de briques glaçurées néo-assyriennes. Trente-quatre sondages furent réalisés pour explorer les vestiges anciens recouverts par le village, toujours habité. Trois niveaux d'occupation furent identifiés, le plus ancien étant médio-assyrien (al-Shukri 1983 : 10). Il s'agit d'un mur de fortification construit en blocs de calcaire et qui entourait plusieurs habitations. Retrouvé sur une profondeur allant jusqu'à 5 m, il présente sur le côté exposé au fleuve des blocs plus massifs qu'ailleurs et les fouilleurs repérèrent plusieurs traces d'inondation. S. J. al-Shukri (1983 : 10) mentionne également la présence de sols pavés de pierres ou de briques couvertes de bitume pour éviter l'humidité. Malheureusement, il ne précise rien sur d'éventuelles structures associées à ces sols. Des tombes à jarre double contemporaines furent également mises au jour (al-Shukri 1988 : 361). S. J. al-Shukri compléta les données de la fouille par une prospection au cours de laquelle il ramassa un tesson daté de la fin du IIe millénaire, qui se rattache à une tradition non pas mésopotamienne, mais levantine.

- Mureh

Sur ce site fouillé par une équipe allemande furent dégagées six tombes de la première moitié du Ier millénaire (Killick et Roaf 1983 : 216). Aucun bâtiment n'a été mis au jour (Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 99), et pour S. J. al-Shukri (1988 : 402) il s'agit, tout comme le site voisin d'al-Masna', d'un camp temporaire. Une des découvertes les plus intéressantes fut celle de matériel céramique levantin. Des tessons de jarres de stockage palestiniennes attribués à une période située entre 800 et 587 (âge du Fer IIc) avaient été

utilisés pour couvrir les tombes 1 et 4 (Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 99). Dans la tombe 5 se trouvait une petite gourde peinte de type syro-palestinien datée entre 1200 et 1000 (al-Shukri 1988 : 402-403 ; Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 99-100 et 103 : fig. 9). Le reste du matériel déposé est, d'après les fouilleurs, essentiellement néo-assyrien (VIIIe-VIIe siècles) (Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 101). Les dépôts de terre entre les différentes tombes de cette dernière période indiquent cependant qu'elles ne furent pas toutes creusées de manière contemporaine (al-Shukri 1988 : 403).

L'autre découverte marquante fut celle d'une ou deux tombes à crémation. Dans la tombe 3, il ne restait que des esquilles d'os et quelques tessons mélangés à du charbon et à une grande quantité de cendres. Cette tombe n'était donc peut-être que le lieu d'un bûcher. Dans la tombe 2, les fouilleurs mirent au jour une couche de cendres, de charbon, de pierre chauffée et de bois carbonisé. Sur le sol de la tombe reposaient les restes non brûlés du crâne. Aucun objet n'accompagnait le défunt qui avait vraisemblablement été incinéré dans la tombe même (Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 100).

La présence de dépôts de terre entre les tombes, la découverte d'une cruche datant de la fin du IIe millénaire et l'existence d'une tombe à crémation, rare à l'époque néo-assyrienne[20], invitèrent les fouilleurs à placer le début du cimetière entre 1200-1100 av. J.-C. (Jakob-Rost, Klengel-Brandt et Wartke 1982 : 101). Confirmant la datation du début du cimetière, des tessons de la fin du IIe millénaire furent ramassés par S. J. al-Shukri (1988 : 403).

Le travail de S. J. al-Shukri : apports et limites

L'important travail de S. J. al-Shukri est un apport considérable pour la connaissance de la période médio-assyrienne. L'organisation de ses données en une grille d'analyse à trois niveaux permet de bien montrer quels sont les résultats et les limites de son travail. Le regroupement des sites en fonction de leur morphologie permet d'abord de préciser sans doute leur datation. En effet, quatre des forteresses à structure similaire avec rempart aux angles orientés selon les points cardinaux sont datées par le matériel ou les éléments textuels de l'époque médio-assyrienne : Glei'eh, Khirbet ed-Diniyeh, Sur Jur'eh et Sur Mureh. On peut imaginer que les deux autres forteresses de ce type si caractéristique sont sensiblement contemporaines. Ce serait le cas de 'Usiyeh, mais aussi de Sur Telbis dont la datation est toujours réservée dans les différentes publications. Dans le cas de 'Usiyeh, dont le mode de construction est similaire à celui de Glei'eh, Sur Jur'eh et Sur Mureh, cela permet aussi de confirmer la date proposée par S. J. al-Shukri pour une partie du double système, l'autre composé de Glei'eh, Sur Jur'eh et Sur Murheh ne soulevant pas de difficultés. 'Usiyeh serait contemporain de ces derniers sites, donc de l'époque médio-assyrienne. Bijan serait daté par les textes de Tiglath-Phalazar et d'Aššur-bêl-kala et par la présence de tessons de la fin du IIe millénaire. À Yemniyeh, des gobelets kassites et des bases en bouton indiqueraient une date plus haute que les IXe-VIIIe siècles, confirmée par l'appartenance du site au double système médio-assyrien. L'ensemble de ces données paraît cohérent, même si finalement S. J. al-Shukri n'expose jamais clairement les raisons qui lui firent penser à l'existence de ce double système. A-t-il raisonné pour le second par analogie avec le premier dont l'unité architecturale était plus évidente ou bien s'est-il appuyé sur des observations de terrain qu'il a négligées d'exposer ? Rien ne permet, dans ses différentes contributions, de le savoir.

Pour les sites isolés datés de la fin du IIe millénaire, le résultat de la prospection est moins consistant. La région était occupée certes, mais on peine à savoir par qui. On ne peut dissocier les occupations assyriennes des occupations babyloniennes, mais plus que l'imprécision inhérente aux prospections, il semble que cet état de fait reflète précisément une partie au moins de l'occupation ancienne où se mêlaient Assyriens et Babyloniens (cf. *infra*).

20. La crémation est de manière générale une pratique rare au Proche-Orient (Tenu 2005). Pour la période médio-assyrienne, elle est documentée à Tell Sabi Abyad (fin du XIIe siècle ou XIe av. J.-C.) (www.sabi-abyad.nl) et à Tell Mohammed Diyab aux XIIIe-XIIe siècles (Sauvage 2005).

On voit aussi très bien à quelles difficultés a été confronté l'auteur pour la réalisation de son étude. Il a, en effet, travaillé à un moment où le corpus médio-assyrien était fort mal connu. Avant le travail de P. Pfälzner (1995), l'assemblage céramique de cette période était limité à quelques formes et en particulier aux bases en bouton. Il reste à noter une autre lacune importante, toujours d'actualité[21] : notre méconnaissance du matériel de la transition entre le médio- et le néo-assyrien. Ce manque d'informations est d'autant plus dommageable à l'étude de la région que c'est vraisemblablement précisément à cette date que fut construite la plupart des forteresses. Enfin, il faut aussi souligner l'absence de répertoire clairement établi pour la céramique babylonienne de la deuxième moitié et du début du Ier millénaire, le seul fossile diagnostic étant le « gobelet kassite ».

La carence en matériel de référence a évidemment grandement obéré le travail de S. J. al-Shukri qui, en dépit de ces réserves, est extrêmement utile.

Un site en marge : Tell Hariri à l'époque médio-assyrienne

Avant de replacer l'ensemble de ces données dans un contexte plus général, il faut accorder une place particulière à Tell Hariri, la célèbre Mari qui se trouve à environ 70 km en amont de Khirbet ed-Diniyeh. Ce site se distingue nettement de ceux que nous avons évoqués jusqu'ici par son histoire et par l'importance des fouilles qui sont menées depuis les années 1930. Mari fut pendant longtemps le seul site connu du moyen Euphrate et une analyse de son occupation à l'époque médio-assyrienne s'impose donc ici.

Ce ne sont pas les vestiges de la fin du IIe millénaire qui ont le plus attiré l'attention, mais le site de Tell Hariri offre, pour l'étude de la période médio-assyrienne, des données extrêmement intéressantes. Le toponyme « Ma(r)ri » apparaît encore dans certains documents de cette période, mais il semble qu'il ne désignait plus systématiquement ce tell (cf. *infra*). L'abondance des vestiges découverts justifie pleinement l'intérêt qu'on lui accorde, même s'il est un peu excentré.

Outre les tombes dites « assyriennes », dégagées par A. Parrot dans les années 1930, deux autres chantiers explorés par J.-C. Margueron en 1979 et 1987 documentent cette période[22].

En 1979, sur le tell des remparts, J.-C. Margueron ouvrit un vaste chantier de 700 m^2 où il découvrit une très imposante masse d'argile de même pendage que le tell ainsi qu'une cinquantaine de balles de fronde en terre durcie (Margueron 1982 : 29-30). Cette plate-forme, peut-être médio-assyrienne, aurait eu une vocation militaire (Margueron 1994 : 317).

Près de soixante ans après la découverte des tombes, des restes d'architecture médio-assyrienne furent découverts sur le chantier E, au nord-ouest du site. Ces « lambeaux du niveau médio-assyrien » (Margueron 1993 : 17) sont assez peu éloquents. L'installation domestique – des *tannurs*, ainsi qu'une petite canalisation, ont été fouillés à l'est (*locus* A) – montre clairement au moins deux niveaux d'occupation (Margueron 1993 : 19 et Margueron 1997 : 32). Deux tombes ont également été mises au jour : une sépulture en pleine terre et une autre en double cloche, orientée est-ouest. Dans celle-ci, le défunt reposait sur une couche de plâtre présentant des coulées violettes (tombe 863) (Jean-Marie 1999 : 53). Cette pratique est également attestée dans les nécropoles contemporaines[23] du site, mais aussi à Tell Chuera, dans des niveaux datés du XIIIe siècle (Klein 1995 : 188).

Parmi le matériel céramique furent retrouvés des vases-gobelets, diagnostics de la tradition médio-babylonienne, deux vases entiers médio-assyriens ainsi que quatre bases appartenant à ce type de vase (Pons et Gasche 1996 : 294). Pour N. Pons et H. Gasche, les meilleurs

21. Voir Roaf 2001.

22. La datation retenue pour le bâtiment dégagé à l'est du temple aux Lions n'est plus médio-assyrienne (Parrot 1940 : 4 et Margueron 1994 : 314-315).

23. Voir par exemple les tombes 656, 658, 659, 665, 670 et peut-être 668 (aucun os ne fut découvert) dans Mallet 1975 : 26-30.

parallèles aux gobelets kassites remontent au XIIIe siècle et à la première moitié du XIIe siècle (Pons et Gasche 1996 : 287). Les deux vases complets médio-assyriens, datables plutôt du début du XIIe siècle, s'apparentent à une tradition qui se retrouve en Assyrie à Tell Billa (l'antique Šibaniba)[24], dans la basse vallée du Habur[25] et dans la vallée de l'Euphrate iraquien[26].

Jusqu'à la publication de M. Jean-Marie parue en 1999, il n'existait pour l'étude des tombes assyriennes que les rapports préliminaires d'A. Parrot parus dans la revue *Syria*[27], quelques pages dans son ouvrage de synthèse *Mari, capitale fabuleuse* (1974 : 147-151) et l'article de J. Mallet (1975) qui avait identifié comme une nouvelle pratique funéraire le dépôt des corps sur du plâtre. M. Jean-Marie attribua 304 tombes à l'époque médio-assyrienne, ce qui constitue le corpus de tombes le plus important pour cette époque.

La publication de M. Jean-Marie, qui a travaillé à partir des notes de fouilles souvent succinctes et incomplètes d'A. Parrot, ne permet pas en général de retrouver tous les éléments qui, à l'origine, constituaient une tombe et le matériel présenté est très loin d'être exhaustif. Ce qui, en revanche, ressort clairement, c'est la présence, à côté de céramique médio-assyrienne, d'objets bien mieux documentés dans les tombes de Babylone[28].

Aucun comptage de matériel n'est possible à partir de la publication, mais l'importance des parallèles méridionaux trouvés aux formes céramiques par M. Jean-Marie (qu'elle n'a qu'en petite partie publiées) induisent quelques réserves pour la qualification d'« assyriennes » à toutes ces tombes.

À Mari, à la fin du IIe millénaire av. J.-C., se mêlent ainsi influences méridionales et septentrionales. Pour N. Pons et H. Gasche (1996 : 289), le matériel kassite proviendrait d'une petite colonie venant du Sud avec ses traditions céramiques et vivant sous la domination assyrienne. Cette minimisation du rôle des Kassites à Mari trouve certainement sa cause dans le fait qu'avant leur publication en 1999, on parlait des tombes assyriennes sans qu'il ne soit jamais fait mention des Kassites. Pour A. Parrot (1974 : 150-151), la garnison était assyrienne et jouissait même d'une certaine aisance. La découverte dans une même unité d'habitation de vases des traditions céramiques kassite et médio-assyrienne, ainsi qu'une homogénéité certaine dans les pratiques funéraires invite à penser que les deux populations ont pu cohabiter, même si l'on ignore tout des modalités. Le nombre des tombes de la fin du IIe millénaire paraît disproportionné par rapport aux quelques vestiges d'architecture découverts et il est de fait très difficile de se faire une idée de l'occupation de la ville.

Les indications chronologiques fournies par la céramique du chantier E se rapportent aux XIIIe-XIIe siècles. Cette datation, relativement haute par rapport aux sites évoqués jusqu'à présent, coïncide assez bien avec la mention de la conquête du pays de Mari par Tukultî-Ninurta (cf. *infra*). Le caractère militaire de l'occupation assyrienne avait été mis en avant par A. Parrot (1974 : 146) au vu du nombre d'armes dégagées dans les sépultures. Le massif d'argile découvert en 1979 pourrait aussi être une trace d'activités militaires dans la ville, mais tous ces indices sont bien maigres. Peut-être a-t-on affaire, sur le chantier E, à une petite installation assyrienne, qui suivit la conquête de ces terres par Tukultî-Ninurta et dont le rôle était d'occuper et de « tenir » le pays.

---

24. Cette planche de céramique ne montre, hormis le n° 4, que des profils médio-assyriens, contrairement à la datation proposée par le fouilleur.

25. Pfälzner 1995 : Taf. 130f (*Stufe* IIb, début du XIIe siècle) et Taf. 114 b (*Stufe* IIc, XIIe siècle).

26. A Glei'eh, voir al-Shukri 1988 : 473, n° 7 et sur l'île de 'Anat voir al-Shukri 1988 : 547, n° 15.

27. Voir la présentation concise dans Jean-Marie 1999 : 83-87.

28. C'est le cas en particulier des petits récipients à fond plat des vases à fond plat en fritte à paroi droite légèrement rentrante publiés comme médio-assyriens (Jean-Marie 1999 : pl. 34:1094, 1226, 1271, 1250, 1308, 1353, 1355, 1354). Ils ne trouvent aucun parallèle à Aššur, mais sont en revanche bien attestés à Babylone dans les tombes dites kassites (Reuther 1968 : Taf 47:12b et Taf. 58:34.2).

On peut aujourd'hui compléter ces données par la prospection réalisée entre Deir ez-Zôr et Abu-Kemâl par l'équipe de B. Geyer et de J.-Y. Monchambert. À proximité de Tell Hariri, ils (2003/1 : 260) ne reconnurent qu'un seul site daté potentiellement de l'âge du Bronze récent : Tell Abu Hasan (n°9), sis sur la rive gauche du fleuve. Leur identification repose sur deux tessons (n°142 et n°143) auxquels ils trouvèrent un parallèle à Ur, dans des niveaux d'époque kassite (Geyer et Monchambert 2003/2 : 21 et pl. 11). Pourtant, ils me paraissent davantage se rattacher à la tradition des formes standards médio-assyriennes de même qu'une bouteille sans col ramassée sur le même site (Geyer et Monchambert 2003/2 : pl. 14, n°171).

Pour relativement isolé qu'il soit, le site de Tell Hariri ne s'en trouve donc pas moins dans une zone où la présence assyrienne est désormais attestée.

D'un point de vue archéologique, la région du moyen Euphrate est pour l'époque médio-assyrienne encore relativement mal connue. En amont de 'Ana, les sites (tell Hariri et Khirbet ed-Diniyeh) se trouvent sur la rive ouest du fleuve, alors qu'en aval la majorité des occupations est localisée sur les îles ou sur la rive est. Les Assyriens n'avaient donc pas à traverser le fleuve, qui constituait ainsi une protection supplémentaire, notamment contre les tribus bédouines du désert syro-arabique[29]. De plus, la présence de céramique de tradition méridionale révèle l'important rôle joué dans la région par les Babyloniens. Les données textuelles permettent d'éclairer leur présence dans la région.

L'OCCUPATION DU SUHU A L'EPOQUE MEDIO-ASSYRIENNE : QUELQUES DONNEES TEXTUELLES

À partir du milieu du XIVe siècle, la ville d'Aššur fut le théâtre de profondes mutations. Aššur-uballiṭ (1353-1318) rejetant la tutelle mitannienne[30] – et peut-être babylonienne[31] – entreprit d'agrandir le territoire soumis à Aššur en conquérant le triangle assyrien et une partie de la Djéziré. Renouvelant considérablement la conception de la royauté à Aššur, il prit le titre de roi, jusque-là réservé au dieu poliade, dont il n'était que le représentant sur terre. Avec ce monarque, l'Assyrie, qui désormais existait en tant que telle – l'expression *mât* ^{d}*Aššur* apparaît sous ce règne[32] – ne cessa de s'étendre jusqu'au XIe siècle[33]. C'est dans ce contexte d'expansion territoriale que se pose la question de la conquête, et plus généralement du contrôle, de cette portion de la vallée, connue sous le nom de Sûhu[34].

Le moyen Euphrate au XIIIe siècle : de maigres indices

De manière générale, les sources pour l'histoire médio-assyrienne sont relativement rares jusqu'au milieu du XIIIe siècle et c'est vraiment à partir du règne de Tukultî-Ninurta Ier (1233-1197) qu'elles se multiplient et se diversifient.

Au milieu du XIVe siècle, la région du moyen Euphrate était semble-t-il sous contrôle de la dynastie qui régnait en Babylonie. D'après la *Chronique des rois kassites*, Kadašman-Harbe Ier (1374 ?-1360) affermit son pouvoir sur le mont Hehe, sans doute le Djebel Bišri, en y

29. Pour J. N. Postgate (1981 : 51), une des différences lourdes de conséquences entre les tribus araméennes et leurs prédécesseurs est précisément qu'elles n'hésitaient plus à traverser l'Euphrate.

30. Sur la ville d'Aššur sous domination mitannienne, voir Lion *sous presse*.

31. Dans une lettre envoyée au pharaon, le roi babylonien Burna-Buriaš parle de ses « vassaux assyriens » (Moran 1987 : 81).

32. L'unique titre qu'il fit inscrire sur son sceau est celui de roi du pays d'Aššur (Grayson 1987 : 115).

33. Sur le XIe siècle en Assyrie, voir Tenu *sous presse a*.

34. Sur ce toponyme, pour l'époque paléo-babyloniennne voir la contribution de D. Lacambre et pour le Ier millénaire voir celle de Ph. Clancier.

construisant des forteresses et en y installant « sur des terres fertiles une population afin d'y monter la garde » (Glassner 1993 : 224). Cette mention invite à penser que la région, située entre le Djebel Bišri et la Babylonie, et la vallée du moyen Euphrate était donc dominée par cette dernière. À partir du début du XIIIe siècle, les ambitions assyriennes dans la région se font jour. Une des plus anciennes attestations date d'Adad-nîrârî Ier (1295-1264) qui proclamait, après sa victoire sur le Mitanni, que son territoire s'étendait jusqu'à « l'Euphrate depuis Karkemiš jusqu'à Rapiqu » (Grayson 1987 : 273), ville qui se trouve bien en aval de la région de Haditha. Cette assertion est évidemment sujette à discussion et en général on lui a dénié toute valeur historique. Cependant, si l'on raisonne par analogie avec la situation dans le haut Euphrate (Tenu *sous presse b*), il est possible qu'il faille tout de même y voir, au moins, le signe de manœuvres militaires assyriennes dans la région.

C'est à partir du règne du petit-fils d'Adad-nîrârî, Tukultî-Ninurta Ier, que les sources se font plus nombreuses et les activités des rois assyriens plus précises.

Un des passages les plus célèbres de ses inscriptions est la liste qu'il dressa, à la suite du récit de sa victoire contre Kaštiliaš IV, le roi de Karduniaš[35], des régions qu'ils avaient soumises et au premier rang desquelles figurent « les pays de Hana, de Mari et de Rapiqu ainsi que les montagnes des Ahlamû » (Grayson 1987 : 273). Cette énumération a fait couler beaucoup d'encre et les difficultés d'identification des toponymes ont singulièrement compliqué son interprétation, les localisations de Hana et de Mari à l'époque médio-assyrienne n'étant peut-être plus systématiquement celles de l'époque paléo-babylonienne.

Pour la dénomination Hana, l'existence d'un contrat daté à la manière assyrienne provenant du royaume de Hana (Podany 2002 : 73) ainsi qu'une lettre de Dûr-Katlimmu mentionnant Terqa (Cancik-Kirschbaum 1996 : 16) confirmeraient la domination assyrienne sur la région autour de cette dernière[36] et donnerait donc un certain crédit aux allégations de l'inscription royale[37].

Quant au toponyme Ma(r)ri, il paraît assuré qu'il ne désigne plus, à la fin de l'époque médio-assyrienne, le tell Hariri, mais une région de la vallée de Habur autour de l'ancienne Qaṭni, la Qaṭṭunan d'époque paléo-babylonienne. Bien attesté à partir de la fin du XIIe siècle (Maul 1992 et 1999), ce changement de localisation est maintenant documenté pour le règne de Tukultî-Ninurta par la lettre *Emar* VI/3 263[38]. On y apprend que le prince du Sûhum avec ses chars et ses soldats avait agressé le « pays de Mari ». Ce prince serait le futur Kaštiliaš IV,

---

35. Les relations houleuses entre Assyriens et Babyloniens constituent le sujet de la *Chronique synchrone*. Ce texte, dont les copies furent trouvées dans la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, retrace les étapes du long conflit qui les opposa entre le XVIe siècle et le règne d'Adad-nîrârî III (810-783) (Glassner 1993 : 170). En dépit d'un point de vue clairement pro-assyrien –les Assyriens sont toujours présentés comme les victimes des attaques des Babyloniens menées au mépris des accords justes qu'ils avaient passés auparavant–, ce document est une source indispensable.

36. D'un point de vue archéologique, l'occupation assyrienne paraît encore très évanescente. En dehors de Terqa (Ashara) même, tous les sites datés de l'âge du Bronze récent sont sur la rive gauche. Quelques-uns ont livré des tessons médio-assyriens et médio-babyloniens, notamment le site de Jebel Mashtale (Geyer et Monchambert 2003/2 : 54) dont la surface dépasse les 10 ha (Geyer et Monchambert 2003/1 : 260).

37. M. Luciani (1999-2001 : 98-99) a contesté cette opinion. Pour elle, la Terqa de la lettre de Dûr-Katlimmu se trouverait sur le bas Balih et le royaume de Hana (dissocié de Terqa) se situerait dans la région du moyen Habur. Les Assyriens n'auraient en fait jamais vraiment contrôlé que la région du moyen Habur à l'exclusion du royaume de Hana d'époque paléo-babylonienne. Ces propositions me semblent peu convaincantes et je suis les remarques de J.-M. Durand et L. Marti (2005 : 127, notes 23 et 24). Pour résumer, à l'époque médio-assyrienne, il est possible qu'il faille distinguer au moins trois Hana différents. Deux sont mentionnés dans l'*Obélisque brisé* d'Aššur-bêl-kala. L'un se trouverait dans une région montagneuse à l'est de l'Assyrie près du pays de Lullumê (Grayson 1991 : 103 iv 1-17). Le second correspondrait au Hana de l'époque paléo-babylonienne, autour de Terqa (Grayson 1991 : 103 iii 27). Enfin le dernier Hana se situerait au nord de ce dernier. Qualifié de supérieur dans un texte de Dûr-katlimmu (Röllig 1997 : 283 DeZ 3281), il s'étendrait entre le Balih et le Habur. Voir aussi les lettres 3 et 7 publiées par E. Cancik-Kirschbaum (1996 : 107-108 [14] et 124-126 [17'']). Pour une argumentation plus détaillée, voir Tenu *sous presse* c.

38. Voir la relecture de la lettre par J.-M. Durand et L. Marti (2005), qui expliquent également ce glissement toponymique.

qui aurait usurpé le trône de Šagarakti-šuriaš. L'attaque de la Babylonie par Tukultî-Ninurta était donc justifiée par ce coup de force. Tukultî-Ninurta aurait ainsi été appelé à l'aide en vertu de la solidarité qui devait exister entre rois (Durand et Marti 2005 : 128). On peut par ailleurs rappeler que la dynastie régnante en Babylonie avait été rétablie par Aššur-uballiṭ, ce qui était peut-être un argument supplémentaire pour légitimer l'intervention assyrienne après ce coup d'État. Cette lettre est particulièrement intéressante car elle mentionne clairement le Sûhum, qui avant l'intervention assyrienne était apparemment sous autorité babylonienne. Une autre lettre retrouvée cette fois à Ugarit et envoyée par le roi de Karkemiš Ini-Tešub à Šagarakti-šuriaš confirme que le Sûhu était instable[39]. Il apparaît clairement dans ce dossier du conflit entre Assyriens et Babyloniens comme une zone clef, au cœur des enjeux militaires et politiques.

Pour autant, si dans cette lettre d'Emar, la localisation de Mari autour de Qaṭni paraît tout à fait possible, il n'en est pas de même pour l'inscription royale de Tukultî-Ninurta Ier. En effet, la vallée du Habur en amont de Dûr-Katlimmu est clairement sous contrôle assyrien avant ce règne. L'identification du site même de Qaṭni n'est pas assurée. Il s'agirait de Tell Ašamsâni, situé à 27 km au nord de Tell Sheikh Hamad sur la rive ouest de l'Euphrate, ou de Tell Fagdami, qui se trouve à 5 km en amont de ce dernier[40]. Aucune fouille n'a été menée sur ces deux tells, mais une prospection a révélé la présence de tessons du corpus médio-assyrien standart à Tell Ašamsânî, que P. Pfälzner (1995 : 169-170) date des XIIIe-XIIe siècles. Outre les données archéologiques qui attestent l'occupation de la vallée en amont de Tell Sheikh Hamad/Dûr-Katlimmu, le nom de Qaṭni n'apparaît pas dans les lettres de Tell Sheikh Hamad, mais dans au moins deux textes, sous le nom de Qatun. Le premier est l'itinéraire publié par W. Röllig en 1983 et l'autre, un document inédit (DeZ 3309) qui concerne une livraison d'orge (Röllig 1997 : 283). Ces deux textes découverts en contexte administratif montrent bien l'intégration totale de Qaṭni / Qatun à l'organisation médio-assyrienne et ne cadreraient pas du tout avec une zone nouvellement conquise. Enfin, il paraît d'un point de vue géographique impensable que le triangle et la vallée du Habur aient été contrôlés à l'exclusion d'une petite zone autour de Qaṭni. À la fin du XIIIe siècle, le nom Ma(r)ri désigne vraisemblablement aussi le Tell Hariri.

Dans l'historiographie traditionnelle, la mort de Tukultî-Ninurta marque le début de l'inexorable déclin de l'empire médio-assyrien. Cette vision est aujourd'hui largement ré-évaluée (Tenu *sous presse a, b et c*) grâce notamment aux données de la vallée du moyen Euphrate.

Le Sûhu aux XIIe et XIe siècles

Les premières traces d'activités dans la région postérieures au règne de Tukultî-Ninurta remontent au règne d'Aššur-dân (1179-1134). Un texte très fragmentaire attribué à ce roi par A. K. Grayson (1987 : 306) évoque le Sûhu et l'Irriya. Ce dernier toponyme apparaît aussi dans la *Chronique synchrone* (Glassner 1993 : 172) : Irriya, Zabban et Ugarsallu auraient été conquis par les Assyriens qui descendaient vers Karduniaš. La mention du Sûhu dans l'inscription royale pourrait donc coïncider avec cette campagne. C'est peut-être en raison de cette victoire assyrienne qu'en 1133 un « homme du Suhi », Adad-šum-iddina, fit un cadeau *namurtu* de cinq moutons au roi d'Aššur (Weidner 1935-1936 : 21). Pour J. N. Postgate (1981 : 52), ces cadeaux montraient des relations de « vassaux amicaux ou peut-être de sujets ».

39. Voir les références données par J.-M. Durand et L. Marti (2005 : 128 [note 32]).

40. H. Kühne (1980 : 51-52) préfère l'identification avec Tell Ašamsânî, alors que K. Kessler (1980 : 233) et W. Röllig (1978 : 424) privilégient l'identification avec Tell Fagdami, même si ce dernier (Röllig 1997 : 283) précise dans un article postérieur qu'il est impossible de trancher. Étant donné l'absence de céramique médio-assyrienne ramassée en prospection à Tell Fagdami, P. Pfälzner (1995 : 170) propose d'identifier Qaṭni à Tell Ašamsânî.

Victime de raids élamites très destructeurs au milieu du XIIe siècle, le Babylonie fut sans doute très diminuée, ce qui expliquerait le calme relatif qui semble régner dans la région jusqu'au règne de Nabuchodonosor Ier. Celui-ci rompit le traité de frontière précédemment établi, peut-être après les campagnes d'Aššur-dân, en attaquant successivement deux forteresses assyriennes, Zanqi et Idu. Aššur-rêš-iši réussit à le repousser. La localisation de Zanqi n'est à ce jour pas encore connue, mais Idu revêtait une grande importance car il s'y trouvait d'importantes sources de bitume qui pouvait compléter les ressources disponibles à proximité d'Aššur même (Layard 1999 : 170-171). Surtout elle fait figure, vue sa position géographique, de porte de la Babylonie. Le conflit s'aggrava sous le règne de son successeur, Tiglath-Phalazar Ier, qui conquit comme l'avait fait avant lui Tukultî-Ninurta Ier, la Babylonie. Les deux campagnes nécessaires à la conquête de Karduniaš sont connues à la fois par la *chronique synchrone* et par les inscriptions royales assyriennes. On saisit bien dans la *chronique synchrone* (Glassner 1993 : 172) l'enjeu que représentait dans ces campagnes la domination sur le Sûhu. En effet, le récit du souverain assyrien ne s'achève pas sur la mention d'un titre nouvellement conquis comme par exemple celui de « roi de Sumer et d'Akkad », qu'avait porté Tukultî-Ninurta, mais sur cette phrase : « [Tiglath-Phalazar gouverna] Sûhu dans son intégralité jusqu'à Râpiqu ». Le contrôle sur le Sûhu apparaît comme l'objectif pleinement atteint de ces campagnes méridionales. Complétant les informations fournies par la *chronique synchrone*, les inscriptions royales nous apprennent que le pays de Sûhu aurait été conquis depuis l'île de Sapiratu jusqu'à Hindanu (Grayson 1991 : 43, 53). Ce qui ne figure en revanche pas clairement, c'est l'adversaire des Assyriens. Le Sûhu avait apparemment été perdu, mais il n'est pas sûr que ce fût au bénéfice des seuls Babyloniens. Le Sûhu n'est pas, en effet, qu'une zone de conflit avec Babylone : il servait de refuge et de base arrière aux Araméens qui lançaient depuis la rive droite de l'Euphrate de nombreux raids (Grayson 1991 : 37-38). Le statut administratif de la région après la victoire assyrienne n'est pas clair. On sait en revanche que la ville d'Idu, qui était sous contrôle peut-être depuis le règne d'Aššur-rêš-iši, versait au temple d'Aššur à Aššur une contribution *gina'û*, qui pour J. N. Postgate était le signe que la ville était intégrée au système provincial assyrien (Postgate 1985 : 96. Voir aussi Postgate 1992 : 251).

Le conflit récurrent avec les Babyloniens et les pillages dévastateurs des Araméens faisaient donc du Sûhu une région dont le contrôle était capital pour la stabilité du pouvoir assyrien.

ENTRE ASSYRIENS ET BABYLONIENS : LES POPULATIONS NOMADES

Les travaux menés à Mari et dans la zone de barrage de Haditha ont largement montré l'importance, à côté du matériel céramique de tradition assyrienne, des formes du répertoire kassite. Ces deux groupes ne se partageaient pas à eux seuls l'ensemble de cette région qui était largement parcourue par des tribus nomades. Pour la compréhension de la structuration de cette région, il est indispensable de tenir compte de cette importante composante de la population, très difficile à repérer d'un point de vue archéologique (Kepinski ce volume). La région de Haditha n'échappe pas à cette règle, heureusement comblée en partie par les sources textuelles. Ces documents écrits par des sédentaires sont loin d'aborder tous les domaines de la vie des nomades, mais au moins attestent-ils leur importante présence. À l'époque médio-assyrienne, les Sutéens et les Ahlamû-Araméens étaient les deux principaux groupes qui nomadisaient dans la région.

Les Sutéens, connus depuis l'époque paléo-babylonienne, occupaient le désert entre l'oasis de Tadmor (Palmyre) et les frontières de la Babylonie (Postgate 1981 : 49). Les Ahlamû quant à eux apparaissent dans la documentation nord mésopotamienne à la fin du XIVe siècle. Venus peut-être de la péninsule arabique, ils s'installent apparemment dans la même région que les Sutéens, autour du Djebel Bišri. Cette montagne désertique, qui couvre un million d'hectares et qui culmine à 865 m, fait figure, dans la documentation écrite, de lieu d'origine de presque

tous les nomades : les Sutéens y sont installés au XVe siècle ; au XIIIe siècle elle est nommée « montagne des Ahlamû » et au XIe siècle, c'est jusque là que Tiglath-Phalazar poursuit les Araméens et qu'il réussit à y brûler six de leurs villes. Les relations qui unissaient les Assyriens à ces bandes nomades étaient loin de se limiter aux heurts supposés inévitables entre populations sédentaires et populations nomades et on perçoit bien dans la région du moyen Euphrate toute leur complexité.

À l'exception de la campagne d'Arik-dîn-ili (1307-1296) contre eux, les Ahlamû et les Yauru[41], les rapports avec les Sutéens paraissent plutôt pacifiques[42]. Indispensables pourvoyeurs de produits comme la laine, le lait, les fromages et autres produits de la steppe[43], ils jouent un rôle central dans le commerce[44] et les relations diplomatiques. Un des exemples les plus fameux de la coopération entre eux est celui documenté par une des lettres d'Aššur-uballiṭ envoyées au pharaon (Moran 1987 : 107 (*EA* 16). Dans cette lettre, Aššur-uballiṭ justifie le retard des messagers égyptiens par la présence de Sutéens qui les suivaient. Le roi assyrien les retint donc jusqu'à ce qu'il puisse se saisir des poursuivants et ainsi garantir la sécurité des messagers du pharaon. Le rôle des Sutéens a été réévalué récemment par M. Liverani (2004). Il estime que le présupposé selon lequel les Sutéens étaient des voleurs, des kidnappeurs et des meurtriers et les Égyptiens, des victimes, a forcé l'interprétation philologique. Il propose une nouvelle traduction dans laquelle le retard est dû à la mort des Sutéens et à la nécessité de les remplacer. Au XIVe siècle, les messagers vers et depuis l'Égypte devaient éviter de passer par le territoire hittite et devaient alors emprunter la route du désert (Aššur-Hindanu-Tadmor-Damas), pour laquelle une escorte de Sutéens était considérée comme nécessaire. C'est la mort des Sutéens qui composaient leur escorte qui aurait entraîné le retard des messagers égyptiens retenus à Aššur pour des questions de sécurité. Le rôle des Sutéens loin d'être celui de pillards était celui de guides indispensables aux parcours à travers le désert.

Les rapports des sédentaires avec les Ahlamû-Araméens[45] paraissent plus tendus. Autant les Sutéens font figure si ce n'est de vassaux, au moins d'alliés sûrs pour les échanges diplomatiques et commerciaux, autant ceux-là jouent un rôle décisif dans les conflits qui agitent le Proche-Orient au gré des alliances qu'ils nouent avec les uns ou les autres. Après avoir empêché Hattusili III d'envoyer des messagers en Babylonie, ils s'allient aux Hittites et aux Mitanniens (Postgate 1981 : 49). Ce soutien leur permit de contrôler les points d'eau et d'affronter une armée assyrienne assoiffée et donc considérablement affaiblie (Grayson 1987 : 184). Indispensables pour les sédentaires qui s'aventuraient dans la steppe, leur contrôle était néanmoins difficile. Une lettre trouvée à Dûr-Kurigalzu montre les relations compliquées entre les Assyriens et les Hiranû, associés à des Hasamû, sans doute un groupe d'Ahlamû (Gurney 1949 : 139-140). Pour B. Faist (2001 : 236), ces nomades, dont une partie s'installa dans le Subartu dans les villes conquises par les Assyriens et une partie dans le Sûhu et la région de Mari, avaient dû servir les Assyriens avant de se mobiliser contre eux et de rendre ainsi nécessaire l'intervention de Kîppî-Aššur[46] qui les poursuivit avec cent chars. Outre leur maîtrise de terrains différents, leur technique de combat reposant sur la guérilla, l'attaque surprise et le harcèlement de l'ennemi complétaient à merveille celle des sédentaires. À partir du XIe siècle, les Araméens multiplièrent les incursions destructrices en s'enfonçant très loin

41. C'est la campagne menée par Arik-dîn-ili (1307-1296) contre les Sutéens, les Ahlamû et les Yauru qui a été rapportée par Adad-nîrârî, son fils (Grayson 1987 : 132).

42. Parmi les tablettes trouvées à tell Sabi Abyad en 2004 figure un traité d'assistance réciproque passé entre le *sukkallu rabû*, roi du Hanigalbat, Ili-pada (vers 1200-1185) et la tribu des Nihsanu des Sutéens. Ce texte inédit illustre bien les liens très forts qui pouvaient unir Assyriens et Sutéens (www.sabi-abyad.nl).

43. Les Sutéens offrent à trois reprises au cours d'une même année des cadeaux *namurtu* (Weidner 1935-1936 : 21). Le texte KAJ 314 rapporte le tribut des Sutéens versé à Salmanazar Ier.

44. Sur le rôle des nomades dans le commerce à longue distance, voir Faist 2001 : 228-237.

45. Sur ces deux noms, voir la présentation de Postgate 1981 : 49-50.

46. Ce nom est sans doute celui déformé de Qîbî-Aššur, le *sukkallu rabû*, le plus haut personnage dans la hiérarchie après le roi.

en Assyrie, peut-être jusqu'à Kilizu et même Ninive d'après la *Chronique de Tiglath-Phalazar Ier* (Glasssner 1993 : 178). D'un point de vue militaire, une des activités principales de Tiglath-Phalazar fut donc la lutte contre eux. Obligé de traverser l'Euphrate pour les poursuivre, son champ d'action était alors immense : depuis Karkemiš du pays Hatti jusqu'au Sûhu (Grayson 1991 : 23 et 34) et du pied du Mont Liban jusqu'à Anat du Sûhu et aussi loin que Rapiqu de Karduniaš (Grayson 1991 : 38). Pourtant, les villes araméennes détruites par le roi assyrien se situent dans le Djebel Bišri qui semble le point nodal de leur occupation, tout comme à l'époque de Tukultî-Ninurta, il était la Montagne des Ahlamû (Grayson 1991 : 23).

Après leur avoir servi de bras armé, les Araméens devinrent des adversaires de premier plan dont les raids finirent par déstabiliser toute la région et leur permirent d'en occuper une vaste partie.

Pour les Assyriens, la conquête du moyen Euphrate ne se jouait donc pas uniquement sur le plan géographique. Il ne s'agissait pas seulement de mettre la main sur une portion de territoire, mais aussi de contrôler les populations nomades qui l'occupaient ou y transitaient.

LES ETAPES DE L'OCCUPATION ASSYRIENNE DANS LA REGION DU MOYEN EUPHRATE

Située à la frange du désert syro-arabique, l'aride vallée du moyen Euphrate offre peu de ressources et semble bien peu susceptible de provoquer quelque intérêt de la part des Etats assyrien et babylonien de la deuxième moitié du IIe millénaire. Pourtant, sa domination fut un enjeu de taille pendant toute cette période, car loin d'être une marge lointaine, cette région se trouvait au débouché des routes permettant de traverser le désert par Tadmor et ainsi de rallier la côte levantine et l'Égypte[47], comme en témoignent les tessons et récipients levantins trouvés à Zawiyah et Mur'eh. Pour s'assurer le contrôle de ces itinéraires, il ne suffisait sans doute pas de contrôler la région, mais il fallait aussi s'adjoindre l'aide indispensable des nomades qui connaissaient les routes à travers le désert. Ce sont ces deux aspects, humain et géographique, qui font du Sûhu une zone extrêmement importante, déchirée entre Assyriens et Babyloniens.

L'implication des deux États dans l'histoire de la région, connue depuis longtemps par les sources textuelles, n'était pas documentée jusqu'aux fouilles récentes de Mari et aux travaux dans la zone de barrage de Haditha. En effet, A. Parrot avait uniquement identifié le matériel assyrien des tombes de Mari et avait déduit de l'absence de trace de pillage que la région était très calme, soumise au contrôle efficace des Assyriens. On voit bien comme la situation paraît plus complexe aujourd'hui. À Tell Hariri même, les fouilles menées sur le chantier E et la publication des nécropoles le confirmèrent, la région était certes occupée par des Assyriens, mais les influences babyloniennes étaient extrêmement nombreuses. En l'absence de documentation plus fournie, il paraît difficile de démêler ce qui ressort d'une influence culturelle ou d'une présence importante de population venue du Sud. Sur presque tous les autres sites où les données sont disponibles, la présence de céramique de tradition méridionale indique sans ambiguïté que la région se trouvait à la confluence des cultures du sud et du nord de la Mésopotamie. En marge des conflits opposant leur pays, des Assyriens et des Babyloniens y vivaient peut-être en bonne intelligence. Cette frontière apparaît, et finalement ce n'est pas étonnant, comme une zone d'intenses échanges entre le Nord et le Sud.

Ce qui nous fait encore cruellement défaut aujourd'hui, ce sont des données chronologiques précises. En l'absence de répertoires céramiques bien délimités et bien identifiés pour la transition entre les IIe et Ier millénaires tant en Assyrie qu'en Babylonie, les données archéologiques fournies en grande partie par des prospections et, de fait, hors contexte stratigraphique sont difficiles à caler chronologiquement. En dépit de ces fortes réserves, une trame générale de l'histoire de la région peut être esquissée. Conquise par la

47. Pour R. Zadok (1991 : 109), c'est précisément pour contrôler cette route que Kadašman-Harbe s'implanta, au XVe siècle, dans le Djebel Bišri.

Babylonie au XVe siècle, la vallée du moyen Euphrate resta vraisemblablement au moins dans sa sphère d'influence jusqu'au règne de Tukultî-Ninurta Ier, qui s'en rendit maître. Les enjeux de cette conquête étaient sans doute militaires, mais aussi commerciaux. En effet, les Hittites ayant imposé un blocus contre l'Assyrie, celle-ci devait impérativement contourner les vassaux hittites pour commercer avec le Levant et l'Égypte. La petite occupation assyrienne à Tell Hariri et le changement de répertoire céramique à 'Ana remontent peut-être à cette époque. Au XIIe siècle, la domination sur le Sûhu et les relations de vassalités ou du moins d'alliances avec les Sutéens permettaient aux Assyriens un contrôle apparemment jugé satisfaisant de la zone. Le conflit endémique avec la Babylonie ne semble pas avoir eu de conséquences sur la région perméable à ses influences et probablement à l'arrivée de population qui en venaient. La situation semble changer quand, à partir de la fin du XIIe siècle, les Araméens deviennent de plus en plus téméraires, se risquant au cœur du pays assyrien. C'est sans doute de cette époque que date la construction des forteresses de Khirbet ed-Diniyeh, Idu, Glei'eh et Sur Jur'eh. En effet, on ne voit pas de grande différence, d'après les sources écrites, dans les rapports entre Assyriens et Babyloniens, mais on perçoit en revanche très clairement les enjeux nouveaux liés à la présence des Araméens que Tiglath-Phalazar essaya, désespérément dirait-on, de calmer et de stabiliser dans le pays de Sûhu. C'est peut-être cette nouvelle donne qui obligea les Assyriens à fortifier la région. Les serments personnels de fidélité avec les occupants étant devenus impossibles ou insuffisants pour contrôler la région et les routes qui y passaient, les Assyriens furent contraints de multiplier les forts et les camps retranchés. Ils les installèrent de manière privilégiée sur la rive est du fleuve. La physionomie de la région paraît tout à fait atypique. Aucune autre zone frontière n'a semble-t-il été protégée par des forteresses, à l'exception peut-être de celle contrôlée par Pitru et Mutkînu (cf. *supra*). En effet, ces deux sites qui n'ont pour l'heure pas été identifié sur le terrain[48] furent construits par Tiglath-Phalazar, en aval à quelques kilomètres de Karkemiš où les activités des Araméens étaient fort nombreuses. Ils font partie des rares villes nommément prises par les Araméens[49] et on peut peut-être en inférer que le roi assyrien appliqua la même technique de lutte dans ces régions très exposées aux raids araméens. Il les fortifia avec des sites de part et d'autre du fleuve : Pitru et Mutkînu sur le haut Euphrate, Glei'eh et Sur Jur'eh sur le moyen Euphrate. Ce système efficace continua d'être utilisé au Ier millénaire.

CONCLUSION

Un des principaux intérêts de la région du moyen Euphrate pour l'étude de la période médio-assyrienne est la complexité de son occupation. Convoitée par les Assyriens aussi bien que par les Babyloniens, elle était au cœur de parcours pastoraux et au carrefour de grandes routes commerciales qui permettaient de rallier la côte levantine puis, par la Diyala, le plateau iranien. C'est sans doute à partir du XIIIe siècle que les Assyriens mirent la main sur la région, qu'ils conservèrent sous leur coupe au moins jusqu'au XIe siècle. Si leur occupation ne fait maintenant plus de doute lorsque l'on considère les données archéologiques et épigraphiques, ce qui paraît surprenant, c'est l'impression qu'elle est diffuse, voire évanescente.

Deux types d'explication peuvent rendre compte de la rareté apparente du matériel céramique assyrien sur le terrain. En plus des remarques que l'on a déjà faites sur la prospection de S. J. al-Shukri, il faut souligner d'abord le contexte très précis du matériel de

48. Pitru est peut-être Aushar Bujak. Voir sur ce point Eidem et Pütt 2001 : 86-87.

49. De manière assez surprenante, les sources assyriennes mentionnent fort peu de villes prises par les Araméens, Pitru, Mutkînu et Gidara, même si on mesure à l'étendue des reconquêtes l'ampleur (sans doute exagérée pourtant) des pertes (voir Tenu *sous presse c*).

référence de la céramique médio-assyrienne, établi par P. Pfälzner en 1995[50]. Il s'agit, en effet, de celui du système administratif tel qu'il fut mis en place en Djézireh et en Assyrie même, dans un cadre général de mise en valeur agricole. Rien n'indique, sauf la mention d'İdu dans le texte VS 21, 21[51] que la région du moyen Euphrate ait été intégrée à celui-ci. Il n'est donc en rien étonnant que l'on retrouve peu de matériel semblable à celui de Dûr-Katlimmu par exemple. Par ailleurs, l'occupation assyrienne si elle concerne beaucoup de sites, ne nécessita sans doute pas un nombre important de personnes. En effet, des petites garnisons devaient largement suffire à tenir et surveiller le pays en temps normal. Stationnées sur la ligne frontière, ces unités réduites vivaient vraisemblablement grâce aux ressources disponibles sur place et n'apportaient d'Aššur que des armes ou des objets personnels, qu'ils ne laissaient ensuite pas sur place. Enfin, il faut garder à l'esprit que les Assyriens s'installèrent dans une zone déjà peuplée et déjà occupée par des gens venus de Babylonie ou par des bédouins qui nomadisaient dans la région. Il paraît fort peu vraisemblable que ceux-ci adoptèrent le matériel céramique des nouveaux venus. La céramique assyrienne que l'on identifie maintenant sans difficulté est liée à l'administration et ne présentait de fait aucun intérêt particulier pour des nomades ou des gens ayant leurs traditions céramiques propres[52].

Ainsi, le type d'occupation de la région, militaire ou commerciale, le faible nombre sans doute des Assyriens présents effectivement et enfin le fait que les gens déjà sur place n'aient eu aucune raison d'adopter la culture des vainqueurs font que même si la présence assyrienne, est peu visible, elle n'en est pas moins réelle.

Bibliographie

AKKERMANS, P.M.M.G., J. LIMPENS et R. H. SPOOR 1993
On the frontier of Assyria : excavations at Tell Sabi Abyad, 1991. *Akkadica* 84/85 : 1-52.

CANCIK-KIRSCHBAUM, E. 1996
Die mittelassyrische Briefe aus Tall Sêh Hamad. BATSH 4. Berlin, Dietrich Reimer Verlag.

CHARPIN, D. 1997
Sapîratum, ville du Sûhum. *MARI* 8 : 341-366.

CURTIS, J. et A. GREEN 1997
Excavations at Khirbet Khatuniyeh. Londres, The Trustees of the British Museum.

DELLER, K. et J. N. POSTGATE 1985
Nachträge und Verbesserungen zu RGTC 5. Mittelassyrischer Teil. *AfO* 32 : 68-81.

DURAND, J.-M. et L. MARTI 2005
Chroniques du Moyen-Euphrate. 5. Une attaque de Qaṭna par le Sûhum et la question du « pays de Mari ». *RA* 99 : 123-132.

EIDEM, J. et K. PÜTT 1999
Tell Jurn el-Kebir and Tell Qadahiye Danish Excavations in the Tishrin dam Area. Dans G. Del Olmo Lete et J.-L. Montero Fenollos (éds) *Archaeology of the upper syrian Euphrates, The Tishrin Dam Area. Proceedings of the International Sypmposium Held at Barcelona, January 28th-30th 1998* : 193-204. Barcelone, Aula Orientalis-supplementa 15.

EIDEM, J. et K. PÜTT 2001
Iron Age Site on the Upper Euphrates. *AAAS* 44 : 83-96.

50. Sur les limites de la distinction entre répertoire officiel et domestique tels qu'ils ont été délimités par P. Pfälzner, voir Tenu *sous presse* c.

51. Pour la liste des toponymes mentionnés dans le texte, voir par exemple J.N. Postgate (1985).

52. Sur cette question, voir pour l'ensemble de la période médio-assyrienne, Tenu 2007.

FAIST, B. 2001
Der Fernhandel des assyrischen Reiches zwischen dem 14. und 11. Jh. v. Chr. AOAT 265. Münster, Ugarit Verlag.
FREU, J. 2003
Les relations assyro-hittites à la fin de l'âge du Bronze. Dans G. Beckman, R. Beal et G. McMahon (éds) *Hittite Studies in Honor of Harry A. Hoffner Jr. on the Occasion of His 65th Birthday* : 101-118. Winona Lake, Eisenbrauns.

GAWLIKOWSKI, M. 1983-1984
Began Island. *AfO* 29-30 : 207.
GAWLIKOWSKI, M. 1986
Bijan in the Euphrates. *Sumer* 42 : 15-21.
GEYER, B. 1992
L'environnement ancien d'Haradum : un site parfaitement intégré à son environnement. Dans C. Kepinski-Lecomte (éd.) *Haradum I. Une ville nouvelle sur le Moyen-Euphrate (XVIIIe-XVIIe siècle av. J.-C.)* : 37-50. Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
GEYER, B. et J.-Y. MONCHAMBERT (éds) 2003
La basse vallée de l'Euphrate syrien du Néolithique à l'avènement de l'Islam. Mission archéologique de Mari tome VI. BAH 166. Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient.
GLASSNER, J.-J. 1993
Chroniques mésopotamiennes. Paris, Les Belles Lettres.
GRAYSON, A. K. 1987
Assyrian Rulers of the Third and Second Millennia BC (to 1115). RIMA 1. Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press.
GRAYSON, A. K. 1991
Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC (1114-859 BC). RIMA 2. Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press.
GRAYSON, A. K. 1996
Assyrians Rulers of the Early First Millennium BC II (858-745 BC). RIMA 3. Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press.
GURNEY, O. R. 1949
Texts from Dur-Kurigalzu. *Iraq* 11 : 131-149.

HALLER, A. 1954
Die Gräber und Grüfte von Assur. WVDOG 65. Berlin, Verlag Gebr. Mann.

IBRAHIM, J. K. 1986
Pre-Islamic Settlement in Jazirah, Republic of Iraq. Ministry of Culture and Information. Baghdad, State Organization of Antiquities and Heritage.

JAKOB-ROST, L., E. KLENGEL-BRANDT et R. WARTKE 1982
Beitrage zum Haditha-Report Archäologisch Untersuchungen am oberen Euphrat. *Sumer* XXXVIII : 96-106.
JEAN-MARIE, M. 1999
Tombes et nécropoles de Mari. BAH 153. Beyrouth, Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient.
JOANNES, F. avec les contributions de G. COLBOW et C. KEPINSKI-LECOMTE 2006
Haradum II. Les textes de la période paléo-babylonienne tardive (Samsu-iluna – Ammi-saduqa). Paris, Editions Recherche sur les Civilisations.

KEPINSKI, C. et O. LECOMTE 1985
Une forteresse sur l'Euphrate. *Archéologia* 205 : 46-55.
KEPINSKI-LECOMTE, C. (éd.) 1992
Haradum I. Une ville nouvelle sur le Moyen-Euphrate (XVIIIe-XVIIe siècle av. J.-C.). Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
KESSLER, K. 1980
Untersuchungen zur historischen Topographie Nordmesopotamiens nach keilinschriftlichen Quellen des 1. Jahrtausends v. Chr. TAVO B 26. Wiesbaden, Dr Ludwig Reichert Verlag.
KILLICK, R. G et J. BLACK (éds) 1985
Excavations in Iraq, 1983-1984. *Iraq* 47 : 215-239.
KILLICK R. G et M. ROAF (éds) 1983
Excavations in Iraq, 1981-1982. *Iraq* 45 : 199-225.
KLEIN, H. 1995
Die Grabung in der mittelassyrischen Siedlung. Dans W. Orthmann (éd.) *Ausgrabungen in Tell Chuêra in Nordost-Syrien* : 185-195. Saarbrück, Saarbrücker Druckerei und Verlag.
KÜHNE, H. 1980
Zur Rekonstruktion der Feldzüge Adad-Nîrârî II., Tukulti-Ninurta II. und Aššurnasirpal II. im Hâbûr-Gebiet. *BaM* 11 : 44-70.

LAYARD, H. A. 1999
Les ruines de Ninive [1854]. Traduction française. Paris, Errance, Unesco.
LION, B. sous presse
Aššur dans l'État du Mittani. À paraître dans les *Actes du 5eme colloque de la DOG* (Berlin, février 2004).
LIVERANI, M. 2004
The Fate of Ashur-Uballit's Messengers in EA 16. Dans H. Waetzoldt (éd.) *Von Sumer nach Ebla und züruck. Festschrift G. Pettinato zum 27. September 1999 gewidmet von Freunden, Kollegen und Schülern* : 117-120. HSAO 9. Heidelberg, Heidelberger Orientverlag.
LUCIANI, M. 1999-2001
On Assyrian Frontiers and the Middle Euphrates. *SAAB* 13: 87-114.

MALLET, J. 1975
Mari : une nouvelle coutume funéraire assyrienne. *Syria* 52 : 23-36.
MARGUERON, J.-C. 1982
Mari : rapport préliminaire sur la campagne de 1979. *MARI* 1 : 9-30.
MARGUERON, J.-C. 1993
« Chantier E » dans Mari : Rapport préliminaire sur la campagne de 1987. *MARI* 7 : 15-19.
MARGUERON, J.-C. 1994 a
Mari au IIème millénaire. Dans H. Gasche *et alii* (éds) *Cinquante-deux réflexions sur le Proche-Orient ancien offertes en hommage à Léon de Meyer* : 313-320. MHE Occasional Publications Volume II. Louvain, Peeters.
MARGUERON, J.-C. 1994 b
Mari : rapport préliminaire sur les campagnes de 1990 et 1991. *MARI* 8 : 9-70.
MAUL, S. M. 1992
Die Inschriften von Tall Bderi. BBVO Texte 2. Berlin, Dietrich Reimer Verlag.
MAUL, S. M. 1999
New information about the rulers of Tâbêtu. *Al-Râfidân* XX : 49-55.
MIGLUS, P. *et alii* 2000
Assur-Frühjahrskampagne 2000. *MDOG* 132 : 13-54.
MORAN, W. L. 1987
Les lettres d'el-Amarna, correspondance diplomatique du pharaon. Traduction de W. Moran avec la collaboration de V. Haas et G. Wilhelm, traduction française de D. Collon et H. Cazelles. LAPO 13. Paris, éditions du Cerf.

NASHEF, K. 1982
Die Orts- und Gewässernamen der mittelbabylonischen und mittelassyrischen Zeit. RGTC 5. Wiesbaden, Dr Ludwig Reichert Verlag.

OATES, J. 1966
The Excavations at Tell al-Rimah, 1965. *Iraq* 28 : 122-139.

PARPOLA, S. M. et M. PORTER (éds) 2001
The Helsinki Atlas of the Near East in the Neo-Assyrian Period. The Casco Bay Assyriological Institute. Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project.

PARROT, A. 1974
Mari, capitale fabuleuse. Paris, Payot.

PFÄLZNER, P. 1995
Mittanische und mittelassyrische Keramik: Eine chronologische, funktionale und produktionsökonomische Analyse. BATSH 3. Berlin, Dietrich Reimer Verlag.

PODANY, A. 2002
The Land of Hana. Kings, Chronology and Scribal Traditions. Bethesda, CDL Press.

PONS, N. et H. GASCHE 1996
Du cassite à Mari. Dans H. Gasche et B. Hrouda (éds) *Collectanea Orientalia, Histoire, arts de l'espace et industrie de la terre. Études offertes en hommage à Agnès Spycket* : 287-298. Neuchâtel-Paris, Recherches et Publications.

POSTGATE, J. N. 1981
Nomads and Sedentaries in the Middle Assyrian Sources. Dans J. S. Castillo (éd.) *Nomads and Sedentary People, 30th International Congress of Human Sciences in Asia and North Africa, Mexico 1976* : 47-56. Mexico, El Colegio de México.

POSTGATE, J. N. 1985
Compte rendu de K. Nashef, *Die Orts- und Gewässernamen der mittelbabylonischen und mittelassyrischen Zeit*, Wiesbaden, 1982. *AfO* 32 : 95-101.

POSTGATE, J. N. 1992
The Land of Assur and the Yoke of Assur. *WA* 23 : 247-263.

POSTGATE, J.N. et P. J. WATSON (éds) 1979
Excavations in Iraq, 1977-1978. *Iraq* 41 : 141-181.

ROAF, M. 2001
Continuity and Change from the Middle to the Late Assyrian Period. Dans R. Eichmann et H. Parzinger (éds) *Migration und Kulturtransfer. Der Wandel vorder- und zentralasiatischer Kulturen im Umbruch vom 2. zum 1. vorchristlichen Jahrtausend*: 357-369. Akten des Internationalen Kolloqiums, Berlin, 23. bis 26. November 1999, Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte Band 6. Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH.

ROAF M. et J.N. POSTGATE (éds) 1981
Excavations in Iraq. *Iraq* 43 : 167-198.

RÖLLIG, W. 1978
Dûr-Katlimmu. *Orientalia* 47 : 419-430.

RÖLLIG, W. 1983
Ein Itinerar aus Dûr-Katlimmu. *DaM* 1 : 279-284.

RÖLLIG, W. 1997
Aspects of the Historical Geography of Northeastern Syria from Middle Assyrian to Neo-Assyrian Times. Dans S. Parpola et R. M. Whiting (éds) *Assyria 1995.Proceedings of the 10th anniversary symposium of the Neo-Assyrian Corpus Project, Helsinki, September 7-11, 1995* : 281-293. Helsinki, Neo-Assyrian Text Corpus Project.

REUTHER, O. 1968
Die Innenstadt von Babylon (Merkes). WVDOG 47. Osnabrück, Otto Zeller.

SAUVAGE, M. 2005
Incinération et inhumation à l'époque médio-assyrienne (XIIIe-XIIe s. av. J.-C.) : le cas de Tell Mohammed Diyab (Syrie du Nord-est). Dans L. Bachelot et A. Tenu (éds) *Entre mondes orientaux et classiques : la place de la crémation* : 47-54. Actes du colloque de Nanterre 26-28 février 2004. Ktéma 30. Strasbourg, Université Marc Bloch de Strasbourg.

AL-SHUKRI, S. J. 1983
The salvage of the Antiquities of the Qadissiya Dam basin. *Sumer* 42: 9-11.

AL-SHUKRI, S. J. 1988
Archaeological Survey of Ancient Settlements and Irrigation Systems in the Middle Euphrates Region of Mesopotamia. Ph.D. dissertation, Université de Chicago. Ann Arbor, Michigan, UMI Dissertation Services, Bell & Howell Company.

AL-SHUKRI, S. J. 1997
Assyrian Frontier Sites on the Middle Euphrates, New Evidence from the al-Qadisiya (Haditha) Dam Region in the Western Desert of Iraq. Dans H. Waetzoldt et H. Hauptmann (éds) *Assyrien im Wandel der Zeiten* : 219-220. CRRAI XXXIX. Heidelberg, Heidelberger Orientverlag.

SPEISER, E. A. 1932-1933
The pottery of Tell Billa. *MJ* 23 : 249-283.

TENU, A. 2005
La pratique de la crémation en Syrie : un usage marginal ? Dans L. Bachelot et A. Tenu (éds) *Entre mondes orientaux et classiques : la place de la crémation* : 37-46. Actes du colloque de Nanterre 26-28 février 2004. Ktéma 30. Strasbourg, Université Marc Bloch de Strasbourg.

TENU, A. 2007
La diffusion de la culture des vainqueurs. L'exemple médio-assyrien XIVe-XIe siècles. Dans P. Rouillard (éd.) *Mobilités, Immobilismes. Transferts, emprunt et refus d'emprunt.* Troisième colloque de la Maison René-Ginouvès. Paris, De Boccard.

TENU, A. *sous presse a*
L'Assyrie dans la première moitié du XIe siècle. Dans M. G. Masetti-Rouault et O. Rouault (éds) *Après l'Empire : crise de l'Etat et de la Monarchie en Mésopotamie du Nord et en Anatolie (XIIIème-Xème siècles av. J.-C.).* Actes du colloque tenu à Lyon, 4-6 décembre 2003.

TENU, A. *sous presse b*
Du Tigre à l'Euphrate : la frontière occidentale de l'Empire médio-assyrien. Dans F. M. Fales (éd.) *Treading the (military, commercial, and cultural) itineraries of the Ancient Near East*, International Conference at Udine (2-4 September 2004). SAAB. Padoue, Sargon.

TENU, A. *sous presse c*
L'expansion médio-assyrienne. Oxford, BAR.

WEIDNER, E. F. 1935-1936
Aus den Tagen eines assyrischen Schattenkönigs. *AfO* 10 : 1-52.

ZADOK, R. 1991
Elements of Aramean Pre-history. Dans M. Cogan et I. Epha'al (éds) *Ah Assyria...Studies in Ancient History and Ancient Near East Historiography Presented to Hayim Tadmor* : 104-117. Jerusalem, The Magnes Press.

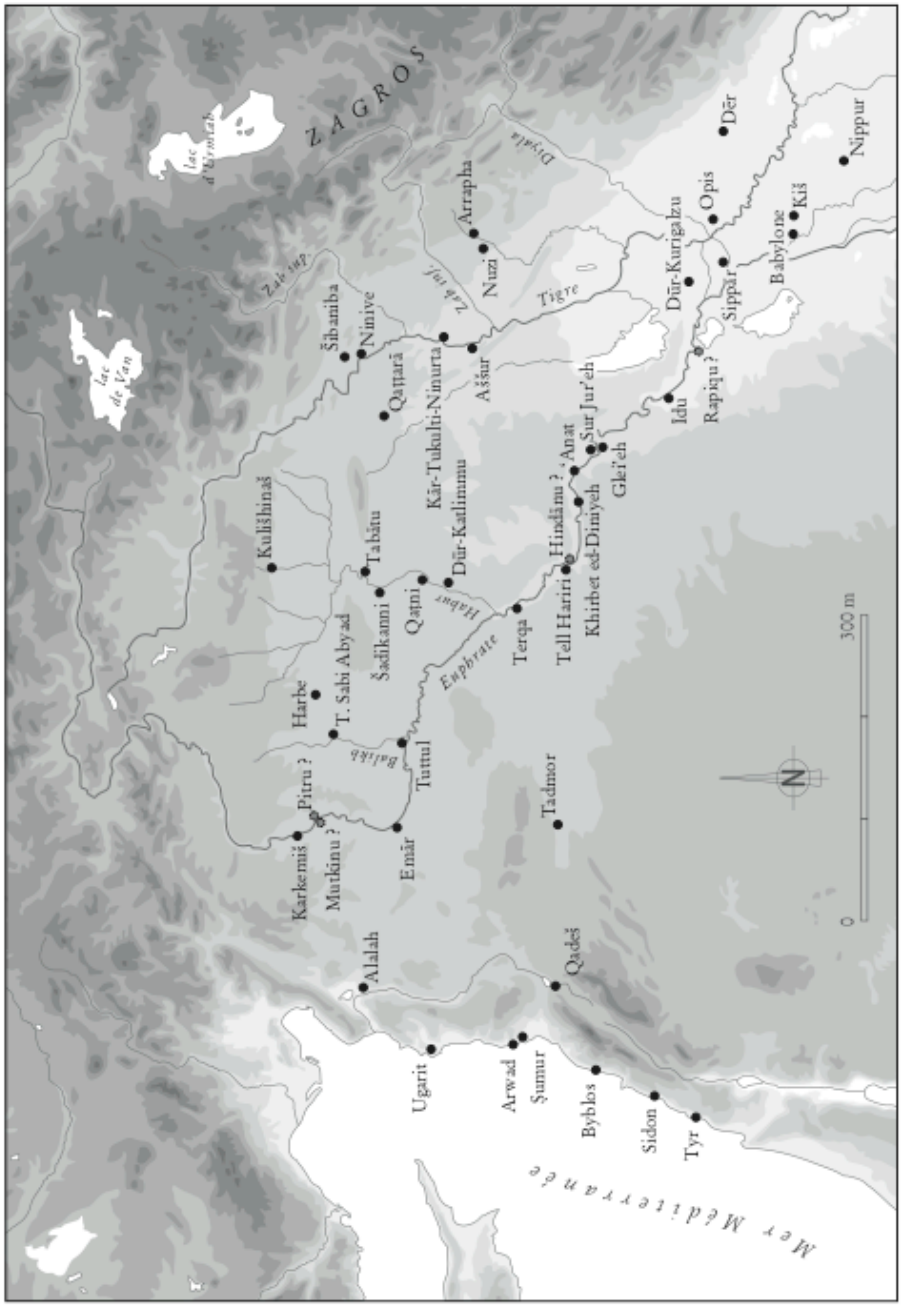

Fig. 1. La Mésopotamie à l'époque médio-assyrienne.

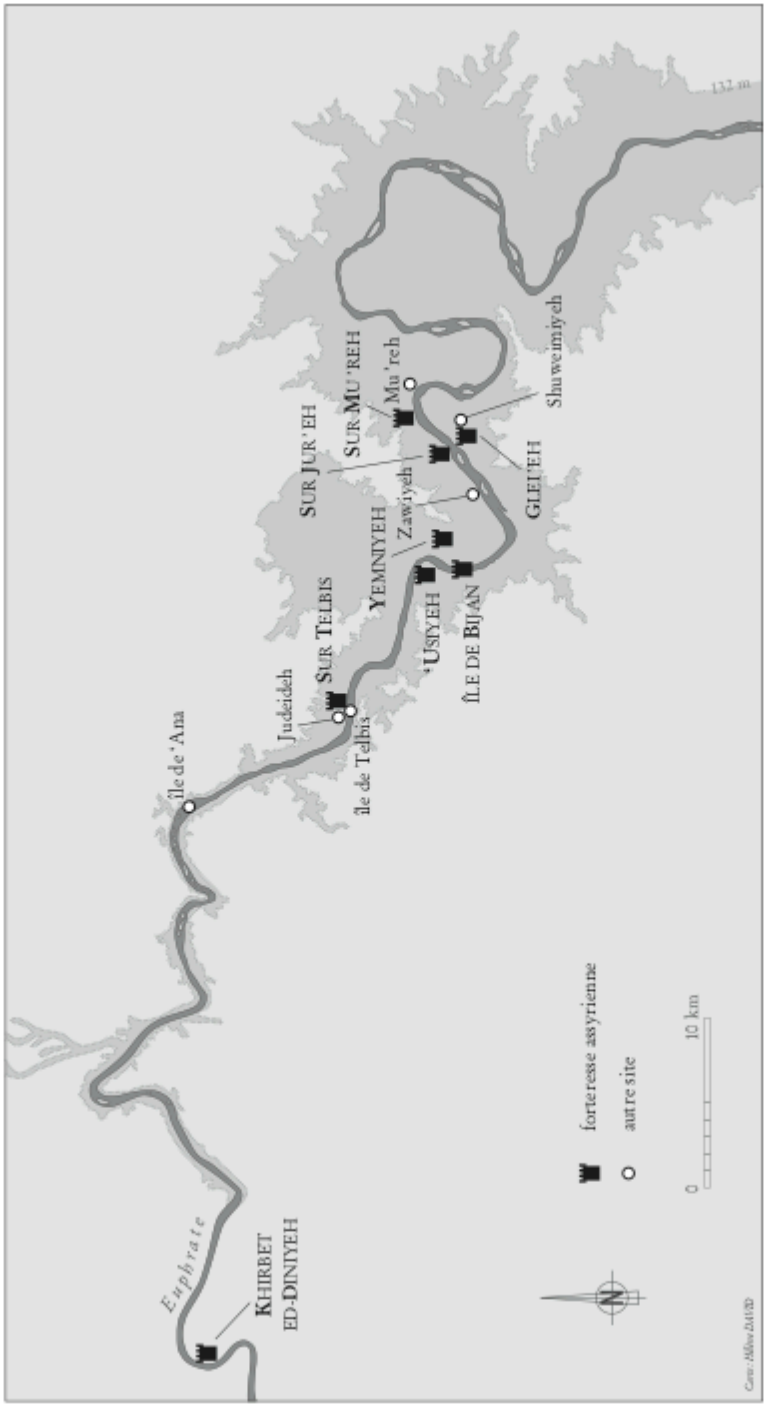

Fig. 2. Carte de la vallée du moyen Euphrate.

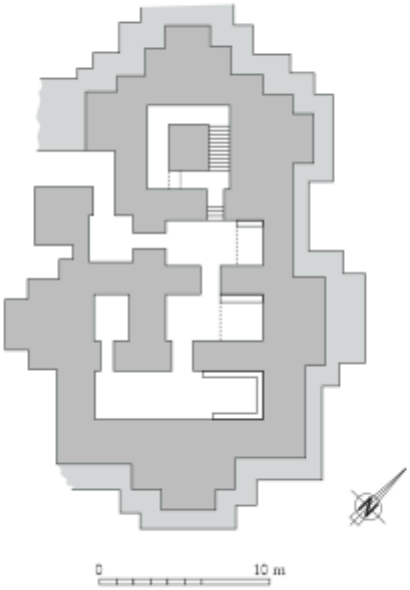

Fig. 3. Plan de la citadelle de Glei'eh (d'après al-Shukri 1997 : fig. 9).

Fig. 4. La citadelle de Glei'eh vue vers le nord-est avec à gauche son entrée (cliché C. Kepinski).

Fig. 5. La citadelle vue depuis le sud-est. On distingue au fond les marches desservant, à l'origine, l'étage (cliché C. Kepinski).

Fig. 6. Vue générale de la citadelle et de son décor de niches et de redents. (cliché C. Kepinski).

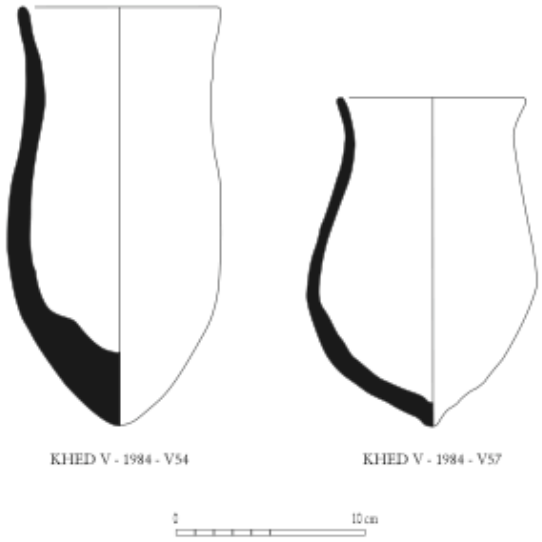

Fig. 7. Vases de Khirbet ed-Diniyeh.